

Couronnement
de
Notre - Dame de Rostrenen

Le 2 Juillet 1900



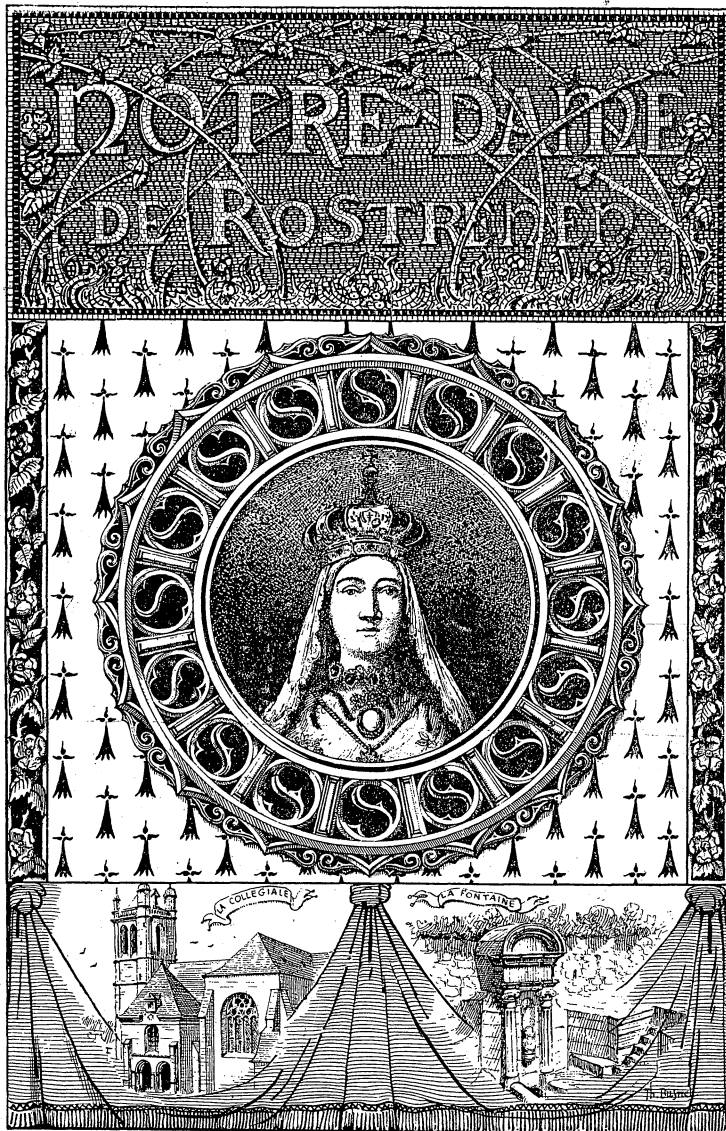
----- Saint-Brieuc -----

----- Imprimerie R. Prud'homme -----

----- Editeur Pontifical -----

----- Imprimeur de S. E. Mgr l'Evêque -----

----- 1900 -----



COURONNEMENT

DE

NOTRE-DAME DE ROSTRENE



SAINT-BRIEUC.

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE RENÉ PRUD'HOMME.

Editeur Pontifical

Imprimeur de Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque.

1900



COURONNEMENT

DE

NOTRE-DAME DE ROSTRENEN

CHAPITRE PREMIER

Récit de la fête du Couronnement

Si l'antiquité du culte et les miracles opérés au cours des siècles sont pour une Madone un titre à la gloire du Couronnement, Notre-Dame de Rostrenen pouvait y prétendre très justement. Au témoignage incontesté de l'histoire, elle se réclame d'une dévotion au moins dix fois séculaire ; mais qui osera prétendre qu'elles ne sont pas plausibles les conjectures qui la font remonter aux origines mêmes de la cité de Rostrenen, c'est-à-dire à l'époque où les Bretons d'outre-mer, chassés par les Saxons, vinrent se réfugier dans nos forêts profondes, apportant avec eux le flambeau de la foi chrétienne ?



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2022

Quant aux bienfaits dont elle a été la dispensatrice pour la région, dans un rayon très étendu, les annales et la tradition les citent innombrables et éclatants.

Il n'est donc pas étonnant que, de longue date, la Cornouaille revendiquât les honneurs suprêmes pour l'image vénérée de sa Reine et de sa Mère.

Un évêque de Saint-Brieuc, Mgr Bouché, se rencontra qui se fit de ces légitimes et pieux désirs l'interprète éloquent et autorisé.

Né à l'ombre du sanctuaire consacré à la Vierge, il était venu, aux jours de son enfance et de son adolescence, lui ouvrir son cœur, lui confier ses projets et lui demander l'orientation de sa vie. La voix maternelle de la Madone l'appela au service de son divin Fils.

Mais l'âme ardente du jeune prêtre ne s'accommodait pas d'un ministère paisible sur la terre bretonne ; elle rêvait des dangers et des joies de l'apostolat. Chaque année, à Ploubazlanec où il fut vicaire, il voyait les jeunes gens de la paroisse obligés, pour servir la patrie, d'affronter les hasards des navigations lointaines ; il se dit que s'il y avait péril, il y aurait grand mérite et grand fruit à procurer, sous toutes les latitudes, à cette catégorie intéressante de chrétiens, les enseignements et les secours de la religion. Et, dans un bel élan d'ardeur patriotique et de zèle sacerdotal, il demanda et obtint de faire partie du corps des aumôniers de la marine.

La Vierge est l'étoile de la mer. L'abbé Bouché n'eut garde de l'oublier. Il vint donc s'agenouiller devant la Madone de Rostrenen, mettre ses jours sous sa protection et solliciter son puissant concours en faveur de

son nouveau ministère. Sa confiance en elle fut inaltérable ; dans les jours difficiles ou mauvais de ses nombreuses campagnes, il l'invoquait sans trêve ni relâche. Il est juste d'ajouter qu'il se faisait un honneur de lui témoigner publiquement sa reconnaissance. Toutes les fois qu'il le pouvait, il accourait au pardon du 15 août, et là, mêlé à la foule, un beau cierge à la main, il accompagnait la Vierge du buisson à travers les rues de sa ville natale.

Quand, après une carrière brillamment remplie, les autorités, religieuse et civile, vinrent le prendre, dans sa retraite, pour l'élever sur le siège de Saint-Brieuc, le nouvel évêque eut tout d'abord à cœur de payer sa dette à sa bien aimée Madone. En 1888, lors d'un voyage *ad limina*, Mgr Bouché exposa à Léon XIII ses pieux désirs et le vœu du pays, et le Souverain Pontife lui accorda très gracieusement le privilège du Couronnement pour l'image antique de sa ville d'origine.

L'illustre enfant de Rostrenen pensait avec ravissement au jour où ses mains filiales déposeraient sur le chef de Notre-Dame la couronne d'or, image de la couronne immortelle qui, là-haut, brille sur son auguste front, et déjà il fixait la date de cette glorieuse cérémonie. Cette joie, qui eût comblé ses vœux, ne lui fut pas accordée ; Dieu le rappela à lui, au cours d'une tournée épiscopale, presque à la veille des fêtes qu'il avait préparées, avec une égale sollicitude, pour la restauration du tombeau de saint Yves.

Cette mort prématurée, en affligeant le diocèse tout entier, frappa plus particulièrement la Cornouaille

dans ses affections et dans ses espoirs. Cette contrée verrait-elle désormais cette fête magnifique dont la perspective l'avait fait tressaillir de bonheur ?

Vaines inquiétudes, car l'esprit de suite est la caractéristique de l'autorité spirituelle, et, à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, le successeur se fait un religieux devoir de poursuivre la tâche inachevée du prédécesseur.

Monseigneur Fallières, qui occupa, après Mgr Bouché, le siège de Saint-Brieuc, ne tarda pas à en donner une preuve manifeste, en présidant les fêtes incomparables de Tréguier. De même, Sa Grandeur était disposée à donner suite aux pieux desseins de son devancier relativement à Rostrenen, mais Elle attendait que le pays lui fit connaître ses sentiments et ses désirs. L'occasion s'en présenta au mois de juillet 1899. L'Evêque de Saint-Brieuc daignait, à cette époque, honorer de sa visite la ville de Rostrenen et y bénir une cloche neuve. Le curé, M. l'abbé Le Péchoux, déjà gagné à l'amour de sa patronne, profita de la circonstance et se fit le chaleureux interprète des désirs intimes de sa population. Avec sa bonne grâce habituelle, le Pasteur du diocèse, exauçant les vœux exprimés, se déclara très heureux de donner ce nouveau gage d'affection à la ville natale de son regretté prédécesseur, s'offrit à remplir les formalités requises, et fixa au 2 juillet 1900 le Couronnement de la Reine de la Cornouaille. Rostrenen fut dans l'allégresse.

La contrée s'associa pleinement à la joie de la cité, et, de ce jour, il ne fut question que de l'heureux évé-

nement. Poursuivant son projet, Monseigneur adressa, à la date du 15 juin 1900, une lettre magistrale au clergé et aux fidèles du diocèse, pour leur annoncer la pieuse solennité, leur exposer les raisons et la grandeur du privilège, et les convier à rendre leurs devoirs à la Vierge couronnée.

Dans nos cantons, l'effervescence devenait de jour en jour plus vive. Si je ne disais que, chez quelques-uns, la curiosité fut excitée par la présence, à la cérémonie, de nombreux et illustres prélats, je serais inexact ; mais la plupart, se plaçant au vrai point de vue, se promettaient uniquement de trouver, dans cette fête religieuse, un puissant aliment pour leur piété.

Pour célébrer dignement les gloires d'une Reine, pour recevoir, dans leur plénitude, les grâces de choix dont elle est, en ce jour béni, la libérale dispensatrice, il faut des âmes purifiées. C'est pourquoi, M. le Curé fit précéder la cérémonie d'un Triduum, où successivement prirent la parole : M. Hubert, recteur de Glomel ; M. Guillou, recteur de Paule, et M. Le Roux, recteur de Saint-Michel-Glomel. Les habitants, dociles à la voix de leur pasteur, et désireux de remplir tout leur devoir, suivirent très exactement tous les exercices, et, avec un empressement qui dénote leur esprit de foi, s'approchèrent du sacrement de la pénitence, afin de laver dans ses eaux salutaires leurs taches ou leurs souillures.

Simultanément, les préparatifs matériels étaient poussés avec une activité fiévreuse : les murs de l'église se couvraient de magnifiques tentures, une estrade d'une architecture élégante se dressait sur la place publique,

et les particuliers, à l'envi, paraient leurs maisons des plus riches ornements.

On n'était pas cependant sans inquiétude : depuis quelques jours des nuages orageux et bas couraient du sud au nord, répandant de fréquentes et abondantes averses. N'aurait-on pas la satisfaction de voir le soleil éclairer les beautés étalées de toute part ? Mais surtout, la pluie importune empêcherait-elle de célébrer, en plein air, sous la voûte du ciel, les gloires et les bienfaits de Notre-Dame ?

Hélas ! la réalité dépassa les prévisions les plus pessimistes.

* * *

Le 1^{er} juillet, veille du grand jour, la pluie tombait avec une abondance et une continuité désespérantes. Ainsi que l'écrivait M. le Chanoine du Bois de la Ville-*rabel* dans la *Semaine Religieuse* du 20 juillet :

« La Cornouaille a payé sa grande fête par une pénible épreuve. La pluie n'a cessé de tomber pendant toute la cérémonie préparée depuis si longtemps, attendue avec tant d'impatience. Sans relâche, avec une désespérante monotonie, depuis l'arrivée du train spécial jusqu'à la fin du banquet, le ciel, inexorablement bas et gris, ne laissait place à aucun lambeau d'azur et par suite à aucune espérance. Le baromètre, non moins menaçant que les nuages, descendait sûrement et lentement, et le vent fixé avec obstination dans la direction du sud au

nord, nous apportait ses torrents d'eau, sans les épuiser jamais. Comme l'écrivait Madame de Sévigné : « Au lieu de dire : après la pluie vient le beau temps, nous disions : après la pluie vient la pluie. »

« Que de regards désespérés vers l'horizon jetaient les pèlerins ! Que de réflexions plus ou moins philosophiques ou chrétiennes, ils lançaient à tous les échos.

« M. de Ségur, dans son histoire de Napoléon, parlant du temps qui l'assaillit à son entrée en Russie, trouve cette consolation : « Il est vrai que cet orage fut grand comme l'entreprise ». Celui de Rostrenen fut aussi par ses proportions digne de la solennité de la fête. »

Malgré ce contre temps, les habitants eurent à cœur de faire au vénéré chef du diocèse et à ses distingués Collègues dans l'Episcopat, la réception que comportait leur éminente dignité. Longtemps avant l'heure fixée pour l'arrivée de ses augustes hôtes, la population entière s'était transportée à la gare, et là, avec un courage supérieur à toute contrariété, attendait patiemment le train spécial. A cinq heures précises, un strident coup de sifflet déchire l'air, et le train vient se ranger le long du quai. Huit prélats en descendent, ce sont : Monseigneur Fallières, évêque de Saint-Brieuc ; Mgr Carmené, archevêque d'Hiérapolis ; Mgr Potron, évêque de Jéricho ; Mgr Dubourg, évêque de Moulins ; Mgr Rumeau, évêque d'Angers ; Mgr Dubillard, évêque de Quimper ; Mgr Mando, évêque d'Angoulême, et le Révérendissime Père Abbé de la Trappe de Thymadeuc.

La foule pousse de longs et enthousiastes vivats, le canon tonne et les cloches sonnent à toute volée, pendant que M. le Curé, accompagné de ses vicaires, des conseillers municipaux et des fabriciens, offre à Monseigneur notre Evêque et à ses honorables collègues les souhaits de bienvenue de la cité Rostrenoise. Si le temps l'avait permis, une longue procession se serait déroulée, et, au chant des cantiques, par les rues pavoisées et enguirlandées, aurait triomphalement conduit les dignitaires ecclésiastiques au sanctuaire de Notre-Dame. Mais il n'y faut pas penser. Et c'est en fendant les flots pressés des spectateurs, qu'ayant pris place dans des calèches, ils sont emportés vers la ville au galop de rapides coursiers. En dépit de sa déconvenue, la foule suit joyeuse. Et quand, selon le rit, M. le chanoine Gadiou, secrétaire de l'Evêché, va faire la révérence à Notre-Dame, elle l'accompagne pour unir ses hommages aux siens. Beaucoup s'attardent même devant son trône étincelant de lumières, et je devine que, dans leurs longues et ferventes prières, ils la supplient de dissiper l'orage et de faire luire, le lendemain, un brillant soleil dans un ciel bleu. Les cloches se sont tues, les rues sont désertes, mais longtemps encore le canon, réveillant les échos des vallées lointaines, annonce la grande fête régionale. Puis, la nuit tombe sur la ville silencieuse, déversant de véritables trombes d'eau, et déchaînant de violentes rafales, pendant qu'autour du foyer domestique, les pères et mères de famille racontent à leurs enfants les gloires et les bienfaits de leur Madone vénérée.

* * *

La Sainte Vierge a sans doute voulu éprouver la confiance des siens, et compter ses vrais fidèles, car le lendemain, dès les premières heures du jour, la pluie tombe à torrents, et un ciel noir jusqu'aux confins de l'horizon ne permet pas d'espérer d'accalmie. Les pèlerins arrivent néanmoins très nombreux. Bravant intrépidement la pluie diluvienne, on les voit, par toutes les routes, à pied, en voiture, affluer vers la ville. Quel dommage qu'il ne soit pas possible d'admirer à loisir les ravissants décors qui festonnent et drapent jusqu'à la plus humble maisonnette. On n'a que le temps de leur jeter, en passant, un rapide coup d'œil, mais c'en est assez pour constater que les Rostrenois ont admirablement fait les choses. Oriflammes, drapeaux, guirlandes de fleurs et de verdure s'entremêlent harmonieusement, et chacun, s'inspirant de sa piété et de son goût, a varié ingénieusement les ornements et les devises.

La Messe, le Panégyrique, le Couronnement devaient avoir lieu en plein air, devant un immense concours de pèlerins, accourus de tous les points de la Cornouaille, sur la gracieuse estrade, artistement décorée, qui se dressait sur la place du Centre. Mais, à raison du mauvais temps, force est d'abandonner le projet et de renfermer la solennité dans l'enceinte trop étroite de l'église.

A dix heures le canon tonne, et les cloches lancent dans les airs leurs joyeux carillons : c'est le signal. NN. SS. les évêques arrivent, mître en tête et crosse en main, et prennent place, dans le chœur, sous des écussons à leurs armes appendus au mur. Le coup d'œil est ravissant ; au chœur, sur deux rangs, huit prélats trônent, entourés de leurs grands vicaires, encadrés de chanoines aux mosettes variées et de très nombreux prêtres en blancs surplis ; au transept, sur un édifice émergeant d'un massif de verdure et de fleurs, la Vierge rayonne, dans son buisson d'églantines, à la clarté d'innombrables cierges, et, plus loin et autour, les chapelles et les nefs sont occupées par une foule très dense et plongée dans un recueillement profond. Détail édifiant : dehors les pèlerins qui n'ont pu pénétrer dans l'intérieur, font queue, du portail jusqu'à l'extrémité de la place, et se disposent, sous une pluie battante, à suivre les phases du Couronnement.

On y procède aussitôt. J'emprunte au récit de M. de la Villerabel dans la *Semaine Religieuse* de Saint-Brieuc, le compte-rendu suivant des actes préliminaires :

« Monsieur le chanoine Allo, Inspecteur épiscopal des Ecoles chrétiennes, présente à Monseigneur de Saint-Brieuc, sur un coussin de soie, la couronne destinée à Notre-Dame de Rostrenen. Sa Grandeur, après l'avoir considérée quelques instants, la remet à M. Le Péchoux, Curé-doyen de Rostrenen, et lui en confie la garde.

« Cette couronne, admirée par les briochins dans la vitrine de M. Desury, orfèvre à Saint-Brieuc, mérite

d'être étudiée un instant avec détails. Elle se compose de trois parties : le bandeau, les branches et la croix.

« Le bandeau orné de filigrane, rehaussé de six topazes, de dix-huit saphirs et de huit hermines de Bretagne vieil argent en relief, reposera sur la tête de la madone et y restera fixé par deux vis. Huit touffes d'églantines, en plein, se détachent du bandeau et montent en dissimulant la naissance des branches. C'est une des meilleures parties de la couronne ; la fleur est en argent blanc à pistilles dorés, les feuilles sont en or vert. Entre chaque touffe, un fleuron orné d'une pierre violette d'améthyste et de deux grenats, occupe l'intervalle.

« Huit branches montent du bandeau, s'arrondissent en diadème et se rejoignent en se rétrécissant au pied de la croix portée par la boule du monde. Primitivement toutes les couronnes étaient ouvertes. Avec le temps les couronnes impériales et royales se fermèrent. Il resta cependant une différence entre les deux : la première se terminait par un globe surmonté d'une croix, la seconde par un ornement particulier, qui, en France, était la fleur de lis. Notre-Dame de Rostrenen porte donc une couronne impériale.

« Les branches se composent d'un motif plein avec ciselure ornementale de feuilles d'acanthé ; une *course* d'églantine, prise dans le métal et à jour, remonte jusqu'au haut.

« Sur quatre branches, quatre écus en émaux représentent les armes de Léon XIII, de Monseigneur Fallières, de Mgr Bouché et de la ville de Rostrenen ;

sur quatre autres branches se détachent quatre hermines en vieil argent ; chaque branche, couverte de pierres précieuses, est garnie d'un perlé d'or.

« Le globe du monde est soutenu par un bouquet de roses ; un cercle d'or règne tout autour en relief avec quatre fleurs d'égantime au milieu desquelles brille une aigue-marine. Quatre rubis séparent les fleurs.

« La croix qui surmonte le globe du monde est ornée de huit améthystes et de deux rubis.

« Au centre, nous rencontrons encore la fleur de l'égantier avec une aigue-marine au centre ; quatre feuilles en or vert forment le rayonnement de la croix. L'ensemble de la couronne est encore rehaussé par des effets d'or rouge, d'or vert et d'or naturel, d'argent blanc et de vieil argent.

« Nous aurons beau faire, nous ne pourrons arriver à une description complète de cette œuvre fine d'orfèvrerie ; ceux qui l'ont vue se rendront compte des détails que nous avons indiqués.

« M. Bouché, de Pontivy, le généreux donateur de cette couronne, a offert à Notre-Dame de Rostrenen un cadeau digne de son titre de parent de l'Evêque regretté, dont la ville de Rostrenen s'enorgueillit à juste titre.

« Ne nous étonnons pas de trouver en si grande abondance la fleur d'égantime dans la couronne de Notre-Dame. Elle s'épanouit dans les buissons, *sicut lilium inter spinas*, et les poètes ont admiré sa fraîcheur.

Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'égantime

disait Alfred de Musset dans une de ses Nuits ; mais la

Sainte Vierge, plus sensible aux harmonies de la nature que les poètes les mieux inspirés, a choisi cette fleur entre toutes et lui a témoigné une touchante prédilection. L'égantier n'a-t-il pas fleuri sous les pieds de l'*Immaculée* dans la Grotte de Massabielle, et la Vierge de Rostrenen n'a-t-elle pas longtemps reposé sous le buisson qui s'épanouissait au temps des frimas et des neiges ?

« A peine M. le Doyen a-t-il reçu la couronne, qu'il s'avance vers les saints Evangiles et d'une voix ferme prononce le serment suivant :

« Moi, Victor Le Péchoux, curé-doyen de Rostrenen, « je promets, voue et jure de veiller soigneusement à la « conservation de la couronne qui m'a été confiée par « Monseigneur l'Evêque de Saint-Brieuc, délégué par « l'auguste Chapitre de la Basilique majeure de Saint- « Pierre au Vatican, et de la laisser à perpétuité sur la » tête de Notre-Dame de Rostrenen.

« Ainsi Dieu me soit en aide et ses saints Evangiles. »

« MM. Boutier et Desbois, vicaires de Rostrenen, s'avancent à leur tour et prononcent la même formule.

« Alors M. le chanoine de la Villerabel, secrétaire général de l'Evêché, dresse acte de la remise de la couronne et en donne lecture à l'assemblée :

« Le 2 juillet de l'an du Seigneur 1900, Sa Grandeur « Monseigneur Pierre-Marie-Frédéric Fallières, Evêque « de Saint-Brieuc et Tréguier, délégué du Révérendis- « sime Chapitre de la très sainte Basilique du Vatican,

« a confié à M. Le Péchoux, curé-doyen de Rostrenen,
« et à MM. Boutier et Desbois, vicaires de la même
« paroisse, la couronne d'or qu'ils s'engagent par
« serment, en leur nom et au nom de leurs successeurs,
« à laisser à perpétuité sur la tête de Notre-Dame de
« Rostrenen.

« En foi de quoi nous avons signé le présent acte
« pour être conservé aux Archives de la Collégiale.

« Fait à Rostrenen, le 2 juillet de l'an du Seigneur 1900,
« en la fête de la Visitation de la Bienheureuse Vierge
« Marie. »

« Immédiatement après, le même secrétaire lit encore
à haute voix le décret du vénérable Chapitre du Vatican
par lequel Monseigneur l'Evêque est délégué pour
couronner la statue de Notre-Dame de Rostrenen.

« *A l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Pierre-
« Marie-Frédéric Fallières, Evêque de Saint-Brieuc et
« Tréguier, en Bretagne, France.*

« ILLUSTRISSE ET RÉVÉRENDISSE SEIGNEUR,

« Il a été exposé au Révérendissime Chapitre de la
« Très sainte Basilique du Vatican que le décret rendu
« par le même Chapitre le 18 mars 1887, décret qui
« accorde les honneurs du couronnement à l'antique
» et miraculeuse statue de la Bienheureuse Vierge
« Marie conservée et vénérée dans la cité de Rostrenen,
« au diocèse de Saint-Brieuc, en Bretagne, n'a pu, pour
« diverses causes, recevoir jusqu'à ce jour son exécution.

« Mais à présent Votre Grandeur désire que la faculté
« accordée à votre prédécesseur, Mgr Eugène Bouché,
« soit renouvelée à l'Ordinaire de Saint-Brieuc pour
« qu'il puisse satisfaire la dévotion des fidèles envers
« la Mère de Dieu.

« Or, le Révérendissime Chapitre, dans une réunion
« ordinaire tenue le 14 du mois courant, a agréé la
« demande précitée et a donné au Révérendissime
« Ordinaire de Saint-Brieuc le pouvoir de procéder à la
« cérémonie susdite soit par lui-même, soit par une
« personne constituée en dignité, au jour qu'il lui plaira,
« en observant les rites en usage à la Basilique Vaticane,
« rites consignés dans un imprimé dont un exemplaire
« est joint à ces lettres.

» En communiquant à Votre Grandeur suivant les
« devoirs de ma charge cette faveur, je vous exprime
« les vifs sentiments de mon âme.

« Donné à Rome, dans la salle du Chapitre du Vatican,
« le 15 janvier 1900.

« Votre tout dévoué

« FÉLIX CAVAGNIS,
« Chanoine, secrétaire du Chapitre du Vatican. »

« Après ces diverses lectures, Monseigneur l'Evêque
a entonné le *Sub tuum* et bénit la couronne en l'asper-
geant d'eau bénite et en l'encensant. »

Ce prélude achevé, Mgr Dubourg, Evêque de
Moulins, prend place au trône et commence la messe
pontificale. Après l'Evangile, M. le chanoine Ollivier,

supérieur du petit séminaire de Plouguernével, monte en chaire, et, pendant cinq quarts d'heure, d'une voix sonore qui ne subit pas de défaillance, il publie les titres de Notre-Dame à la gloire du Couronnement. C'est le passé tout entier qui s'anime à sa voix et qui vient proclamer sa royale maternité. Nos aïeux, courbés sous le joug infâme et cruel du fanatisme druidique, saluent en Elle leur douce libératrice. Les siècles se lèvent à leur tour et lui font solennellement hommage, comme à leur inspiratrice, de toutes leurs gloires : de leurs saints, de leurs héros, de leurs artistes en tout genre. Enfin c'est le pays de Cornouaille, individus, familles et société, qui célèbre les bienfaits universels et constants qu'il en a reçus au cours des âges, et qui témoigne sa filiale et impérissable reconnaissance à la Mère des Miséricordes. Et tandis que ces pages d'histoire, écrites dans un style énergique et brillant, et enflammées par une puissante éloquence, se déroulent devant un auditoire ému et captivé, au sommet de la tour, le canon scande, de ses sourdes détonations, les magnifiques envolées de l'orateur. L'effet est saisissant.

Quand les derniers accents de cette parole vibrante ont retenti sous les voûtes de l'ancienne collégiale et que la conclusion du discours s'est traduite par ce cri d'ardente reconnaissance : *Veni coronaberis*, l'office divin continue. Une âme unique anime la nombreuse assemblée ; ce sont les mêmes sentiments de suave piété ou de vive allégresse que traduisent les harmonieuses mélodies de l'orgue, le chant nourri et puissant de l'assistance et les morceaux savamment exécutés de la

musique du petit séminaire de Plouguernével. La messe est sur le point de se terminer ; alors quatre recteurs du doyenné : M. le chanoine le Denmat, recteur de Plounévez-Quintin, M. Hubert, recteur de Glomel, M. Le Rigner, recteur de Kergrist-Moëlou, et M. Le Roux, recteur de Saint-Michel, soulèvent le brancard qui supporte le buste miraculeux et s'avancent, lentement et pieusement, entre les deux rangs d'évêques, jusqu'au pied de l'autel. « Cette marche triomphale, dit justement le rédacteur de la *Semaine Religieuse* de Saint-Brieuc, rappelle l'entrée glorieuse de la Vierge Marie dans le ciel après sa mort. »

« *Veni de Libano, veni, coronaberis.* »

Après la bénédiction épiscopale, Monseigneur de Saint-Brieuc fait face à la madone et au peuple. Le moment est solennel ; la respiration de l'immense auditoire est comme suspendue. Sa Grandeur entonne l'antienne : *Regina cœli, lætare* ; prêtres et fidèles la continuent avec un enthousiasme indescriptible. Puis, recevant la couronne de M. Le Péchoux, Elle la dépose sur le front de Notre-Dame, en prononçant, d'une voix altérée par l'émotion, les paroles sacramentelles. *Sicuti per manus nostras coronaris in terris, ita et a Christo gloria et honore coronari mereamur in cœlis.*

Les cloches sonnent à toutes volées et le canon fait entendre sa voix retentissante. Un frisson de joie secoue l'assistance, et la sainteté du lieu seule empêche les sentiments d'éclater en longues et ardentes acclamations.

L'enthousiasme est à son comble quand la foule, vers laquelle revient le buste couronné, peut contem-

pler sa figure radieuse sous le brillant diadème. Les visages sont transfigurés, les larmes jaillissent des yeux, et les bras se tendent, dans un élan spontané de confiance et d'amour. Et souriante, Notre-Dame de Rostrenen occupe de nouveau l'édicule, sous les regards attendris et émerveillés.

Il est midi et demi lorsque la cérémonie prend fin. Il pleut toujours ; les réservoirs du ciel sont inépuisables. Pendant que le public s'écoule en silence, les pèlerins du dehors se précipitent dans l'enceinte sacrée et viennent rendre leurs hommages à la Vierge couronnée. Et ce sera, pendant tout le jour, un défilé pieux, nombreux, interminable.

Un banquet de trois cents couverts avait été préparé à Campostal, vieux manoir appartenant aux Dames de la Retraite, et dont les salles, complaisamment mises à la disposition de M. le Curé, avaient été richement décorées pour la circonstance. La table d'honneur était dressée dans une vaste pièce d'un cachet antique et seigneurial. C'est là que se réunirent NN. SS. les Evêques, la plupart des dignitaires ecclésiastiques, et quelques notabilités laïques. Là, comme du reste dans les autres salles, Quimper et Vannes comptaient, parmi les invités, de nombreux représentants ; mais comme, en Bretagne, s'il y a des divisions administratives, les cœurs ne connaissent pas de frontières, on était vraiment en famille, et une cordialité pleine de franchise et d'abandon ne cessa de régner entre tous les convives. Nul agrément ne manqua au festin, et la musique elle-même, insensible aux ondées, contribua à la gaité

générale, en jouant, à plusieurs reprises, de charmants airs nationaux.

Au champagne, M. Le Péchoux se leva et, d'une voix qui trahissait la joie et la reconnaissance dont son cœur débordait, prononça le toast suivant :

« MESSEIGNEURS,

« MESSIEURS,

« En ce jour où la religion, l'éloquence et l'enthousiasme populaire se sont donné rendez-vous pour célébrer à l'envi l'insigne privilège du couronnement accordé par l'Eglise à Notre-Dame de Rostrenen, j'ai cru que le gardien de cette couronne devait prendre la parole pour faire entendre les accents de la reconnaissance.

« Et d'abord, reconnaissance la meilleure et la plus émue, au Pape heureusement régnant, à Sa Sainteté Léon XIII qui, en couronnant Notre-Dame de Rostrenen reine de Cornouaille, ne pouvait apporter à ce pays si cher, ni une joie plus douce, ni un honneur plus grand.

« Avec ma reconnaissance, mes vœux aussi les plus ardents pour la conservation de ce Pontife.

« Oui, que cette grande figure qui a jeté un si vif éclat sur le siècle qui va finir, projette plus d'un reflet encore sur le siècle qui va commencer.

« Vive Léon XIII pour l'immortel honneur de l'Eglise aux destinées de laquelle il préside si glorieusement !

« Vive Léon XIII, pour le meilleur bien de cette France qu'il aime jusqu'à provoquer plus d'une jalousie, et, si j'osais le dire, qu'il aime comme jamais Pape ne l'aima.

« Du Pape, ma reconnaissance doit tout naturellement venir à son digne représentant dans ce diocèse, et, cependant, Monseigneur, avant de vous l'exprimer, permettez-moi de rappeler ici une grande mémoire dont le souvenir d'ailleurs plane sur la fête d'aujourd'hui.

« Le couronnement de Notre-Dame de Rostrenen fut un rêve cher au cœur de Mgr Bouché ; ce rêve allait devenir une réalité, et le jour s'annonçait qui serait le plus beau de son épiscopat, lorsque Mgr Bouché tomba frappé par la mort.

« Sans doute, il tomba au champ d'honneur ; néanmoins, en quittant la vie, il dut emporter un regret, celui de n'avoir pas mis au front de sa Madone de Rostrenen, cette couronne que depuis longtemps ses mains lui tressaient amoureusement.

« Mais, aujourd'hui, ses ossements qui reposent dans la vieille cathédrale, ont dû tressaillir, et son âme, Monseigneur, vous envoie du ciel sa meilleure bénédiction.

« Soyez béni, pour avoir réalisé ce vœu si cher de votre vénéré prédécesseur, et je puis dire, le vœu de la Cornouaille tout entière. Que Notre-Dame de Rostrenen, dont vous venez de ceindre le front d'une couronne, la plus belle après celle du ciel, vous bénisse à son tour.

« Que Notre-Dame de Rostrenen bénisse aussi les vœux que nous formons pour vous :

« Qu'elle garde longtemps encore à ce diocèse l'évêque que tant d'églises lui envient, l'évêque le plus obéi, le plus aimé, le plus vaillant, l'évêque toujours resté fidèle à sa devise si belle : *Zelo zelatus sum*...

« On vient d'écrire la vie d'un évêque d'autrefois. Vous, Monseigneur, par votre intelligence, votre sagesse, votre fermeté à défendre nos saintes libertés, vous écrivez à l'honneur de Dieu et de ce diocèse, la vie d'un évêque d'aujourd'hui.

« Monseigneur d'Hiérapolis, plus d'une fois sans doute, de cette chère maison de Plouguernével dont vous êtes l'une des gloires les plus pures, vous êtes venu avec vos condisciples faire la visite traditionnelle du Petit Séminaire à Notre-Dame de Rostrenen. Et voilà que, sur le soir de votre vie, vous revenez lui apporter les hommages émus du chevalier-apôtre, de l'évêque blanchi dans les travaux et les luttes apostoliques.

« Messeigneurs et Messieurs, saluons ici la vigueur apostolique des anciens athlètes de la foi.

« Saluons encore la vieillesse couronnée de toutes les vertus sacerdotales.

« Monseigneur de Jéricho, je vous dois ma gratitude la meilleure, et de tout cœur je vous en offre l'hommage, pour l'éclat que votre présence apporte à nos fêtes ; mais il est une reconnaissance meilleure que tous ici partagent avec moi, et qu'à tous je propose d'exprimer en acclamant le promoteur zélé des œuvres si catholiques et si françaises de Terre-Sainte.

« Monseigneur de Moulins, votre présence aux fêtes de Guingamp et de Rostrenen témoigne éloquemment que le souvenir de la patrie bretonne marqué par vous dans votre blason épiscopal, vous le portez dans votre cœur, et que nos gloires sont toujours vos gloires.

« Merci, Monseigneur, mais, croyez bien que nous aussi, nous avons le même amour au cœur pour votre patrie d'adoption, croyez qu'à notre affection s'est annexé le Bourbonnais et que ses gloires sont les nôtres aussi. Mais, un autre souvenir vous appelait ici, un souvenir pieux et reconnaissant pour celui dont j'évoquais tout à l'heure la mémoire bénie, et qui en vous associant si heureusement d'ailleurs à son administration, partagea avec notre évêque bien-aimé l'honneur d'avoir préparé à l'Eglise de France un évêque dont le diocèse de Moulins a le droit d'être fier.

« Monseigneur d'Angers, la Providence a de réelles faveurs pour l'Eglise d'Angers, puisqu'elle vous a appelé à recueillir la succession de l'illustre évêque que la France pleure encore, et de celui qui honore aujourd'hui si bien la pourpre cardinalice. Mais, pour nous, vous n'êtes pas seulement le digne successeur des Freppel et des Mathieu, vous êtes l'évêque de cette terre d'Anjou si hospitalière, à laquelle nous devons de pouvoir vénérer encore les reliques si chères de notre père dans la foi. Vous êtes celui que notre évêque aime particulièrement, vous êtes celui qui a fait le bien à nos âmes de prêtres, dans une retraite dont le souvenir est encore aussi vivant qu'aux premiers jours; et ce triple lien qui nous unissait à vous, vous avez voulu le res-

serrer encore; aussi, veux-je emprunter en ce moment la devise de cette ville de Guingamp, qui entendait hier votre éloquente parole, et vous dire : *Funiculus triplex difficile rumpitur.*

« Monseigneur de Quimper, quand je vous aurai dit toute ma reconnaissance, je serai heureux de vous dire également combien les cœurs partagent ici les sentiments de vos diocésains pour votre auguste personne, combien tous ici nous nous réjouissons de voir cette église de Quimper qui fut la nôtre, confiée à la sollicitude d'un évêque dont chacun se plaît à louer les éminentes qualités.

« Mais, vous aussi, Monseigneur, réjouissez-vous de la part qui vous échoit, car c'est la terre classique de l'honneur chrétien, c'est la terre de Notre-Dame des Portes, de Rumengol, du Folgoat, c'est la terre des clochers ajourés et brodés comme des dentelles, aux calvaires ouvragés comme des bijoux, c'est la Bretagne enfin, où, dit-on, l'on ne remue pas une pierre, sans voir surgir l'ombre d'un saint ou d'un héros.

« Aussi bien, Monseigneur, puisque je parle de héros, je ne saurais oublier que Franche-Comté et Bretagne sont sœurs en héroïsme, et que toutes deux, aux heures solennelles, donnèrent au Pape et à la France le meilleur et le plus pur sang de leurs enfants.

« Monseigneur d'Angoulême, en venant à Rostrenen, vous avez répondu, sans doute, aux désirs d'une famille à laquelle vous êtes uni par les liens de la parenté et en qui se continuent les traditions de piété filiale envers Notre-Dame de Rostrenen, et cette riche bannière, due

à son initiative et à sa générosité, qui sera portée triomphalement tout à l'heure, en est le témoignage excellent. Mais, vous avez voulu surtout, en venant en Bretagne, que les premières bénédictions de votre cœur, après celles que vous deviez à la famille diocésaine que l'Eglise vous a donnée par la consécration épiscopale, fussent pour votre diocèse d'origine. C'est une délicatesse qui nous touche profondément ; aussi, laissez-nous vous en remercier, et vous dire, en vous félicitant d'avoir si vite conquis les cœurs de vos diocésains, par votre affabilité, par votre dévouement, vous dire nos vœux les meilleurs, pour que votre épiscopat porte des fruits toujours plus féconds et prépare une ample moisson d'âmes à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Révérendissime Père Dom Bernard. En réponse à l'invitation que j'avais l'honneur de vous faire au nom de Monseigneur de Saint-Brieuc, vous me disiez bien aimablement en l'acceptant, que décidément Notre-Dame de Bon-Secours et Notre-Dame du Roncier voulaient vous donner des vacances. Non, elles voulaient vous donner le bonheur trop rare de jouir de votre présence aimée, de nous édifier au spectacle de vos mâles vertus, et peut-être aussi, mettre votre modestie à l'épreuve en vous obligeant à entendre acclamer en vous un noble fils de saint Bernard et l'un de ceux qui honorent le plus le diocèse de Saint-Brieuc.

« Au nombre de ces illustres prélats qui sont venus rehausser nos fêtes par l'éclat et la dignité de leur sacerdoce, j'aurais désiré pouvoir compter encore Nosseigneurs de Chartres et de Vannes.

« Mgr Mollien est souffrant. Aussi, à tous les regrets que cause son absence, je veux unir les vœux les plus sincères pour le complet et prochain rétablissement de sa santé.

« Mgr Latieule est en ce moment dans la Bretagne du Midi. Le distingué rédacteur de la *Semaine Religieuse* de Vannes voudra bien lui porter mes sentiments de profonde vénération et lui dire l'honneur et la joie que sa présence nous eût apportés à tous.

« M. le Supérieur de Plouguernével, je voudrais avoir votre flamme pour vous remercier dignement de ce discours où vous avez montré une grande érudition et un beau talent littéraire, au service d'une véritable éloquence.

« Ce que je puis dire, du moins, c'est que jamais les harmonieuses résonances de votre parole si chaude et si vive, n'ont fait tressaillir les cœurs cornouaillais de plus d'aise et de fierté.

« Mais il est une éloquence qui parle encore aujourd'hui, celle qui vient de cette couronne qui fait honneur sans doute au talent de l'artiste briochin, mais un honneur plus grand encore à celui qui l'a ciselée avec sa bourse et avec son cœur.

« M. Bouché, s'il est des générosités que vous savez pratiquer à la manière de l'Evangile et que la consigne m'oblige à taire ici, cette fois, du moins, les choses parlent d'elles-mêmes et acclament en vous un des héros de la fête.

« Merci à ce clergé si nombreux et si choisi des diocèses de Vannes, de Quimper et de Saint-Brieuc,

et à l'union toujours plus fraternelle des diocèses bretons.

« Personne ne m'en voudra d'adresser un remerciement spécial aux prêtres de Cornouailles qui ont bravé pluie et tempête et sont venus avec leurs paroissiens, croix en tête et sous la bannière des saints.

« Et puisque je parle du Clergé de Cornouailles, comment ne pas distinguer ici ces deux prêtres qui en sont l'ornement et la gloire, M. le Vicaire général Le Provost et le vénéré jubilaire que nous nous apprêtons à fêter demain. Merci aux représentants des ordres religieux, je suis heureux de saluer en eux le clergé régulier tout entier, cette noble avant-garde de l'Eglise.

« Merci au sympathique député de la circonscription.

« Enfin à la presse départementale et régionale, à l'administration des chemins de fer, au décorateur, aux organisateurs, à tous ceux-là qui ont prêté à ces fêtes leur bienveillant concours, à tous ceux qui les ont honorées de leur présence, j'adresse encore mes remerciements.

« Et je vous demande de clore la série de mes actions de grâces, en saluant ici M. Jules Berx, venu de Dunkerque pour représenter les œuvres flamandes à nos fêtes bretonnes.

« Messeigneurs et Messieurs, les membres du Conseil de la fabrique de Rostrenen, mes vicaires et moi portons votre santé. »

Il est difficile d'exprimer en meilleurs termes des sentiments plus délicats ; les applaudissements spon-

tanés et nourris qui en soulignèrent les principaux passages le prouvèrent éloquemment.

Monseigneur de Saint-Brieuc prit ensuite la parole, et, commentant cette maxime : « Les évêques meurent, mais l'Episcopat ne meurt pas. » Il se déclara l'heureux et dévoué continuateur de Mgr Bouché. « De même, dit-il, que j'ai voulu présider les belles fêtes de Tréguier, en l'honneur de saint Yves, pour qui mon prédécesseur avait un culte de prédilection, de même je me suis fait un devoir de venir couronner la Madone si chère à son cœur. » Puis, après avoir salué d'un mot aimable et spirituel ses collègues dans l'Episcopat, s'élevant à une grande hauteur de vues, il montra que c'est dans cette continuité ininterrompue de l'effort que réside le principe de la force de l'Eglise, et il termina cette brillante et solide improvisation par ces mots qu'il prononça d'un accent quasi-prophétique : « S'il est vrai que les Evêques ont fait la France, comme les abeilles leur ruche, je ne crains pas d'affirmer qu'ils la feront à nouveau. »

Plusieurs salves d'applaudissements très vifs saluent cette énergique et consolante péroration ; ils se renouvellent avec le même entrain, la même vivacité, lorsque Monseigneur annonce qu'en témoignage de la profonde estime qu'il professe pour les belles qualités d'esprit et de cœur de M. le curé-doyen de Rostrenen, il l'élève à la dignité de chanoine honoraire. Ainsi que l'a écrit M. le chanoine Nicol, dans la *Semaine Religieuse* de Vannes : « Le Curé avait été l'âme de la fête ; il avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur. »

Il semble qu'il eût manqué quelque chose à sa propre

(1) M^{re} Chalton, Doyen du Chapitre de la Cathédrale de St Brieuc.

glorification, du moins la joie de ses dévots serviteurs eût été certainement incomplète, si Notre-Dame n'avait parcouru, le diadème au front, quelques rues de sa bonne ville et reçu l'hommage public de la vénération de ses fidèles sujets. La douce et aimable Reine, touchée sans doute du courage avec lequel on avait supporté l'épreuve du matin, voulut combler ces légitimes et saints désirs, car, à l'issue du dîner, on put, en interrogeant le ciel, conjecturer avec certitude que l'orage accorderait le répit suffisant.

Il est trois heures. Au son des cloches et au bruit du canon, — car il n'a cessé de tonner comme pour un sacre royal, — évêques, prêtres et fidèles s'empressent vers le vénéré sanctuaire, se frayant difficilement un passage à travers les spectateurs dont les places et les rues sont encombrées. La procession s'organise immédiatement. Le grand portail s'ouvre, et, encadrant les croix et les bannières de vingt paroisses, le peuple se range sur deux longues files. Notre-Dame quitte son trône, et, escortée de huit prélats et de trois cents prêtres, elle s'avance radieuse sous sa couronne d'or, pour visiter et bénir la capitale de son royaume. Une splendide bannière la précède. C'est le gage d'amour et de fidélité que, sur l'heureuse initiative de Mesdames Letreut et Couffon, ses enfants, dispersés par les hasards de la vie loin du clocher natal, ont offert à leur Mère toujours chérie, en ce jour solennel. Leurs noms, inscrits sur la hampe, rediront aux âges futurs leur piété et leur générosité.

« Elles en avaient confié l'exécution, lisons-nous dans

la *Semaine religieuse*, à la Maison de Nazareth, à Saint-Brieuc ; elles ne pouvaient frapper à meilleure porte, et nous ne sommes point surpris que les appartements aient été envahis pendant plusieurs jours avant la cérémonie par une foule de briochins et de briochines avides d'étudier en détail cette œuvre remarquable.

« La face principale porte l'image de Notre-Dame de Rostrenen brodée avec une rare finesse. Nous nous arrêtons un instant pour voir si le pinceau n'a pas aidé l'aiguille : mais il n'y a pas à en douter, la peinture n'a rien à voir avec ce travail exécuté par des doigts d'artistes. Ce qu'il y a peut-être de plus beau, c'est le buisson d'églantines qui enveloppe de ses rameaux épineux et fleuris le buste de Notre-Dame.

« Tout autour ont été brodés des médaillons rappelant les Vierges couronnées de Bretagne. Ils se détachent sur fond blanc, deux grandes écharpes tombent aux deux côtés de la bannière en lui donnant à la fois l'ampleur qui convient et la légèreté qui risquait d'être sacrifiée. Sur la face secondaire, au fond bleu de ciel, l'écusson de la cité de Rostrenen correspond à l'image de la Vierge qui trône de l'autre côté. Au-dessus du blason, nous lisons la fière devise : *Si je puis*, expression des plus nobles ambitions qui ne se considèrent jamais comme satisfaites quand il leur reste quelque chose à accomplir.

« Nous n'avons pas vu sans frayeur les robustes gars de Cornouailles saisir cette bannière dans leurs mains puissantes et l'incliner devant la madone pour lui adresser un triple hommage. Fiers de leurs forces, ils

réclament comme un droit l'honneur de consacrer leur vigueur par ce salut à leur souveraine. »

Quand la Vierge franchit le seuil de l'église, le vieux cantique composé à sa louange par nos pères, jaillit de dix mille poitrines. Ce cri d'amour et de confiance des générations éteintes, répété par la génération vivante, confond le passé et le présent dans un même sentiment de vénération et d'allégresse. Pendant le parcours, limité, à raison du temps peu sûr, les couplets français se mêlent au refrain breton, et forment une acclamation immense, enthousiaste, ininterrompue. Depuis quelques instants déjà la Sainte Image domine, de l'estrade, les flots mouvants des innombrables pèlerins, massés sur la place, et toujours retentit et toujours monte vers Elle l'hymne vibrant de reconnaissance et d'amour.

Soudain un chœur de mâles voix chante, sur l'air ancien, des strophes inconnues. C'est le beau cantique que M. l'abbé Morin, professeur au petit séminaire de Plouguernével, a composé pour le Couronnement, et dont on fait hommage à la Reine qu'il célèbre.

M. le chanoine Eveno, supérieur du Grand Séminaire de Saint-Jacques, adresse ensuite à l'assistance quelques paroles en langue bretonne. Cette courte mais éloquente improvisation, qui témoigne de l'ardente dévotion de l'orateur pour la très sainte Mère de Dieu, résume les enseignements de la fête et produit sur les esprits une impression profonde.

Puis un religieux silence plane sur la multitude. Au bord de l'estrade, sous les regards de la madone, les huit prélats apparaissent debout, avec les insignes de

leur haute dignité. Ensemble ils prononcent gravement les paroles de la bénédiction épiscopale et ensemble ils tracent un lent signe de croix sur la foule inclinée.

Le cortège se reforme, les chants recommencent, et Notre-Dame regagne triomphalement son sanctuaire.

De nouveau réunis au pied des autels, nous adressons nos hommages au Dieu de l'Eucharistie. Et, pendant que Monseigneur d'Angoulême élève l'hostie sainte sur nos fronts courbés, nous unissons dans nos adorations Jésus et Marie, nous leur jurons fidélité et amour, et les remercions des douces joies que nos âmes ont goûtées en ce beau jour. Après une prière fervente à la madone couronnée, les assistants s'éloignent, comme à regret, de cette pieuse enceinte. Aux dernières heures du jour les pèlerins s'en vont, et longtemps, sanctifiant ainsi le retour du pardon, ils jettent aux échos l'air suave du cantique de nos pères : *Itron Varia Rostrenn*. A la nuit tombante la ville entière s'illumine. Pas une maison qui ne scintille de multiples cordons de lumières. La population se répand dans les rues pour jouir de ce charmant spectacle, et assister au feu d'artifice annoncé. Bientôt, sous le ciel gris, les fusées tracent dans l'air des sillons lumineux, les bombes éclatent, les pièces importantes déversent d'abondantes et ruisselantes pluies de brillantes étincelles, la tour s'embrase. A tout moment la foule applaudit et pousse de joyeux vivats. Une gerbe de fusées s'élance et inonde la ville d'étoiles multicolores, c'est le bouquet. Les spectateurs se dispersent, mais, pendant de longues heures, des milliers de feux continuent de brûler dans la nuit sombre. Ce fut la fin de ce beau jour.

* * *

Cette fête, sans précédent dans l'histoire de Rostrenen, aura sans doute d'aussi brillants anniversaires. Elle ouvre, en effet, une ère nouvelle pour cette ville et pour la Cornouaille entière. Leur passé si glorieux pâlera devant leur avenir plus glorieux encore. Le 2 juillet 1900, le pacte scellé entre nos aïeux et la Très Sainte Vierge a été renouvelé, imposant aux parties contractantes des devoirs, pour ainsi dire, plus nombreux et plus sacrés. La consécration officielle de sa royauté et de sa Maternité commande à Notre-Dame une protection plus efficace et une sollicitude plus touchante ; elle exige de nous une obéissance plus absolue et une confiance plus filiale. La Vierge couronnée ne faillira pas à la haute mission qui lui est attribuée : elle protégera sa cité fidèle, elle couvrira de son égide le séminaire où grandissent les plus dévoués coopérateurs de son action bienfaisante, elle bénira tout le pays qui constitue son domaine. A nous, ses sujets, de remplir intégralement nos obligations, de lui vouer un amour et une fidélité inviolables, et de lui crier, dans toutes les nécessités de la vie, avec une foi et une espérance indéfectibles, l'invocation qui ne restera jamais sans effet : *Notre-Dame de Rostrenen, priez pour nous !*

H. LE DROGOFF,

Chan. hon.,

Professeur à Plouguernevel.

~~~~~



La Procession de Notre-Dame de Rostrenen.



## CHAPITRE SECOND

---

### *Lettre pastorale de Monseigneur l'Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier annonçant le Couronnement de Notre-Dame de Rostrenen.*

---

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Au cœur de la Cornouaille, non loin des frontières de Vannes et de Quimper, s'élève un sanctuaire cher à notre cœur, l'antique collégiale de Rostrenen, reconstruite au xvi<sup>e</sup> siècle, complétée au xviii<sup>e</sup> et récemment restaurée, où la piété des fidèles se plaît à honorer un buste de la Sainte Vierge, miraculeusement découvert au Moyen-Age. Notre vénéré prédécesseur, Mgr Bouché, avait adopté pour ses armoiries épiscopales le sceau de cette église où il avait reçu le saint baptême, et il rêvait de déposer un diadème de gloire sur la statue devant laquelle il avait prié tout enfant. Sa Sainteté Léon XIII lui accorda ce privilège par un bref de 1887. Il allait donc réaliser son projet, quand il fut frappé par la mort à Tréguier.

Nous attendions une occasion favorable pour rendre

cet hommage à Notre-Dame de Rostrenen : l'heure providentielle a sonné. Nous vous annonçons avec joie que cette fête aura lieu le 2 juillet avec une solennité à laquelle votre piété et votre patriotisme nous aideront à donner tout l'éclat désirable. Cette cérémonie consacrera en effet, d'une manière officielle, un culte qui s'appuie sur une longue tradition et sur de nombreuses faveurs, en lui donnant la sanction suprême de Rome.

Le Chapitre de Saint-Pierre au Vatican distribuait, grâce à un legs du comte Alexandre Sforza Pallavicini, des couronnes d'or aux madones de la Ville Eternelle. Les Souverains Pontifes et particulièrement Sa Sainteté le Pape Pie IX étendirent au loin cette faveur et décernèrent les honneurs du couronnement aux statues des sanctuaires les plus célèbres, les plus fréquentés, du monde catholique. Sa Sainteté Léon XIII n'eut garde d'abandonner ces traditions : le xix<sup>e</sup> siècle n'est-il pas, en effet, plus que tout autre peut-être, le siècle de Marie ? Déjà, notre diocèse s'honore de compter deux vierges couronnées, Notre-Dame de Bon-Secours de Guingamp qui reçut cet hommage de Mgr Le Mée, et Notre-Dame d'Espérance de Saint-Brieuc, sur la tête de laquelle Mgr David déposa un riche diadème.

L'histoire de Notre-Dame de Rostrenen justifie l'honneur que l'Eglise lui confère. Un long passé de gloire suffirait à en démontrer la légitimité ; la dévotion croissante des pèlerins, leurs nombreux ex-voto prouvent que les prodiges d'autrefois se renouvellent aujourd'hui à son église et à sa fontaine, et nous pressent

d'aller poser sur cette statue la couronne qui affirmera son règne sur ces lieux privilégiés et choisis par elle.

Relisons ensemble nos Annales, et bien que les ombres du passé enveloppent de leurs voiles les origines de ce pèlerinage, nous en apprendrons encore assez pour exciter en nos cœurs une nouvelle confiance en Marie.

Près des douves du château féodal de Rostrenen, croissait dans un buisson d'aubépine un de ces églantiers qui parent de leurs fleurs, au printemps, les talus de notre Bretagne et que l'automne dépouille de leur parure. L'humble plante n'arrêtait guère le regard du passant, quand tout à coup au milieu de l'hiver, elle se couvrit de roses, comme si les brises printanières avaient passé sur ses rameaux desséchés. Tout d'abord, les châtelains et le peuple crurent à une bizarrerie de la nature et ne s'inquiétèrent pas autrement de cette floraison surprenante. Mais, le phénomène se renouvela pendant plusieurs années, si bien qu'en décembre 1300, ils résolurent d'approfondir ce problème et de chercher le secret de cette merveille. Sur leur ordre, des ouvriers creusèrent au pied du buisson miraculeux et mirent à jour un buste en cœur de chêne représentant la bienheureuse Vierge Marie. En même temps, une source jaillit du sol où poussait l'églantier, répandant ses ondes rafraîchissantes comme un symbole des grâces de choix réservées par le ciel à cette terre prédestinée.

La Mère de Dieu réclamait visiblement un culte spécial en ce lieu où elle avait reçu jadis des honneurs, ainsi que l'attestait l'antiquité du vieux tronc de chêne sculpté.



Depuis combien d'années la terre gardait-elle ce précieux trésor ? L'histoire ne répond pas.

Que la statue eût été enfouie par des mains pieuses, au moment des invasions normandes, qu'elle provînt de ce monastère de moines rouges que la tradition place près de la ville en un lieu inhabité depuis des siècles et marqué par un très beau puits, qu'elle eût été cachée pendant les guerres que se livraient sans cesse les seigneurs du moyen âge, elle n'en témoignait pas moins de la religion du passé envers la sainte Vierge Marie.

Il semble même qu'il y ait une relation étroite entre la rose du buisson et le buste retrouvé, car le nom de Rostrenen, plus vieux que le miracle de l'églantier fleurissant en hiver, fait penser aux titres de Notre-Dame de la Rose ou de Notre-Dame du Roncier.

Les Seigneurs de Rostrenen, vaillants chrétiens, avaient montré l'énergie de leur foi dans maints combats. En 1270, Geoffroi s'était croisé avec Jean I pour lutter contre les Sarrazins avec autant de vaillance que son ancêtre Guillaume au court nez, le premier connétable de France, sous Louis le Débonnaire, dans les guerres contre les Normands. Leur piété avait paru dans la fondation du Couvent des Dominicains de Guingamp par Pierre de Rostrenen. Croyants et pieux, ils s'empressèrent de transporter avec respect dans la chapelle de leur château le précieux trésor. Les fidèles, attirés par le bruit de l'événement, accoururent en grand nombre, burent de l'eau de la fontaine et s'agenouillèrent devant la statue. L'émotion populaire gran-

dissait, à mesure que les miracles se multipliaient ; la chapelle s'enrichissait. Il fallut songer à transformer le sanctuaire et à y assurer le service régulier du culte. Près de deux siècles s'étaient écoulés sans arrêter l'élan des pèlerins.

Le 27 août 1483 une Bulle du Pape Sixte IV dont le texte nous a été conservé, créa dans la chapelle du château une collégiale desservie par un doyen et six chanoines prébendés. Pierre de Pont-Labbé et de Rostrenen et Ronan de Coëtmeur, recteur de Moëllou, appuyés par le duc de Bretagne François II, s'étaient entendus pour adresser à Rome cette requête et pour solliciter en outre que les revenus de l'église de Kergrist fussent joints à ceux de la chapelle qui lui avait servi de trêve. La fille se substituait à la mère, parce que sa gloire avait grandi. Les fondations de la chapelle de Saint-Jacques accrurent encore le pieux trésor du nouveau chapitre. Une rente totale de cent vingt florins d'or assura ainsi l'avenir.

L'Abbé de Langonnet et l'Archidiacre de Tréguier installèrent les chanoines de Rostrenen et les mirent en possession de leurs charges et privilèges. Le service paroissial continua cependant de se faire à l'église de Kergrist ; mais les solennelles cérémonies du chapitre exigèrent bientôt une église plus vaste que la chapelle du château, et, dans le courant du xvr<sup>e</sup> siècle, la collégiale prit la forme qu'elle a gardée jusqu'à présent.

Parmi les pèlerins qui prièrent devant la statue de N.-D. de Rostrenen, pouvons-nous mentionner saint Yves ? Est-ce dans la chapelle du château et devant

cette miraculeuse image qu'il célébra cette messe dite avant la multiplication des arbres de la forêt du seigneur Pierre ? Il nous serait doux de le penser et de rapprocher dans notre souvenir la découverte du buste de la Vierge et les dernières années de notre grand saint breton. Rostrenen est bien loin de Tréguier où se poursuivait l'œuvre de la reconstruction de la cathédrale de saint Tugdual ; mais les charpentes de ce temps demandaient de si beaux troncs que les constructeurs les devaient chercher parfois à de longues distances, dans les plus vieilles forêts de la Bretagne.

Tous les pèlerins n'ont pas laissé dans l'histoire du culte de Notre-Dame une trace aussi mémorable ; nous saluons en ces pieux inconnus les ancêtres de ceux qui viennent aujourd'hui prier, se confesser et communier pour obtenir les faveurs du ciel. Après l'éclipse de la Révolution française, les Cornouaillais et les Vannetais reprirent le chemin du sanctuaire et de la fontaine. Ils ne craignent point de faire de grands voyages à pied pour satisfaire leur dévotion. On a vu récemment des pèlerins de Vannes entendre la messe le 15 août à la chapelle de Guelven, assister à la grand'messe à celle de Guirmané, et arriver à Notre-Dame de Rostrenen pour chanter les vêpres. La foi soulève donc les peuples comme aux temps anciens et les conduit là où la terre est plus voisine du ciel.

Lorsqu'au 14 août, à midi, les cloches de la collégiale ont sonné l'*Angelus*, le buste retiré de son châssis de verre prend place sur un élégant brancard, entre les rameaux d'un buisson d'églantier aux feuilles d'or ; les

fidèles commencent à tourner autour, à genoux ou debout, et allument des cierges sur des lampadaires. Le soir, les hauteurs du Ménéou-Vé s'illuminent des lueurs d'un feu de joie, la ville se pare de guirlandes de feu et le *Te Deum* de la Vierge, avec ses 60 strophes pieusement conservées dans les archives de Rostrenen, retentit sous les voûtes sacrées.

Tant de fois nous avons éprouvé les bienfaits de Notre-Dame, que nous nous les redirons pour en demander de nouveaux avec une ferveur plus vive.

Rappelons-nous ces deux femmes de Plélauff et de Ploërdut, au diocèse de Vannes, condamnées depuis longtemps par les médecins, qui se vouèrent à elle et recouvrèrent la santé. Un homme de Bonen, trêve de Plouguernével, frappé de paralysie à la foire de Callac, invoqua la Vierge de Rostrenen et retrouva l'élasticité de ses membres. Un paroissien de Glomel, miné par une fièvre ardente, pria devant la statue et but à la fontaine, et la fièvre le quitta. Un enfant de la ville tomba par accident et fut laissé pour mort ; ses parents le consacrèrent à Marie, et il revint à la vie. Un meunier de Plouguernével, René Rivoal, tomba du haut mal sur la chaussée de son étang au moment où il allait lever la bonde pour donner de l'eau à son moulin. Il fut précipité au fond. Sa femme et ses gens l'attendaient à l'intérieur pour moudre le grain. Inquiets de ne pas le voir rentrer, ils se décidèrent à sortir et aperçurent son chapeau qui flottait. La pauvre malheureuse, sachant la maladie de son mari, ne garda aucune illusion et devina l'accident qui était arrivé. Elle se jeta

à genoux pour invoquer la patronne de la cité. Aussitôt une main sortit de l'eau et le meunier, ramené par ses gens, remonta sain et sauf. Or, il y avait une heure qu'il était tombé à cet endroit de l'étang, où il y avait une profondeur de trois brasses. Dans le transport de sa joie et de sa reconnaissance, il promit de vendre la vache grasse de son étable et d'en offrir le prix pour la restauration de la collégiale. Ce premier mouvement de générosité passa vite, et l'avarice triompha de la gratitude du meunier. Deux semaines se passèrent : il perdit la parole et resta pendant quatre jours sans connaissance. Le quatrième jour, sa femme comprit enfin la faute qu'ils avaient commise et promit de la réparer. Aussitôt son mari reprit ses sens, et le 13 mai 1626 il apporta lui-même à l'église l'ex-voto sur lequel il avait fait inscrire cette histoire.

Un jour du mois de mai d'une autre année, l'épouse d'Yves Le Quévarec, boulanger à Rostrenen, conduisait son enfant aveugle à la fontaine, pour lui laver les yeux. En pénétrant dans la prairie, elle vit que l'eau avait coulé en ruisseau, jusqu'au milieu de l'herbe. Sans aller plus avant, elle se pencha et baigna les yeux de son fils. Aussitôt l'enfant s'écria : « Maman, donnez-moi des bouquets, » et du doigt il indiquait à sa mère les fleurs rustiques qui s'épanouissaient tout à l'entour. Puis, sans attendre, il alla de côté et d'autre butiner parmi ces plantes pour en former une gerbe qu'il alla sans doute offrir à Notre-Dame en reconnaissance de sa guérison. Il avait recouvré la vue. Touchant tableau où notre imagination contemple dans sa gracieuse

naïveté cette scène où la Vierge rend à l'enfant des yeux pour le guider à travers la prairie et lui permettre de cueillir les fleurs de sa couronne.

N.-D. de Rostrenen tient donc à sa fontaine comme à sa statue de chêne et à sa collégiale de granit. Il arriva qu'au cours des âges, un propriétaire avide dispersa les pierres sculptées qui formaient un édifice autour et au-dessus des eaux, et les employa à la construction d'une maison qu'il élevait en cet endroit. Marie défendit son bien. La maison à peine construite s'écroula et ses débris couvrirent la source. L'eau cependant jaillissait toujours, mais plus forte que les obstacles nouveaux qu'elle rencontrait, elle les dispersa pour se livrer passage.

La fontaine restaurée par les soins de Messire Claude Loyer, Doyen de la Collégiale de Rostrenen au XVII<sup>e</sup> siècle, redevint facilement accessible et prit la forme qu'elle a encore aujourd'hui.

Entendez donc, N. T. C. F., notre appel, et à la lecture de ces émouvants souvenirs du passé, aidez-nous à rendre à Marie des hommages plus solennels qu'aux grands jours d'autrefois. La fête du couronnement de Notre-Dame de Rostrenen ajoutera une nouvelle page à son histoire : écrivons-la avec notre foi et notre piété.

En voyant la sainte Vierge, Mère de Dieu, monter au ciel dans son Assomption glorieuse, les anges et les saints s'écriaient avec le cantique des cantiques : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto ?* Quelle est celle-ci qui nous vient du désert ? Moïse répondait en la saluant du titre d'Etoile de Jacob, David la considérait comme une

reine qui s'assoit à la droite du Roi, Isaïe l'appelait la Vierge qui enfante l'Emmanuel, Ezéchiel la nommait la Porte de l'Orient. Et Marie s'avancait au milieu des patriarches, des prophètes, des martyrs et des neuf chœurs des anges, en redisant son chant d'enthousiasme : *Magnificat anima mea Dominum*. Mon âme glorifie le Seigneur. Jésus, le Roi de gloire, l'appelait avec des paroles ardentes : *Veni, coronaberis*, viens, tu seras couronnée, et il déposait sur son front la couronne immortelle de Reine du ciel.

En souvenir de ce triomphe et devant la fête de l'Assomption, nous essaierons de glorifier à notre manière notre douce et bonne Mère, et nous déposerons sur sa tête, au nom du Souverain Pontife Léon XIII, le diadème d'or par lequel nous reconnaitrons sa royauté sur notre chère Cornouaille. Vos cœurs, comme le nôtre, trèssailleront à cette heure solennelle, et vos chants d'allégresse exprimeront votre bonheur. Qu'ils gardent précieusement ces sentiments à travers les épreuves de la vie, afin qu'un jour, comme votre patronne et votre mère, vous obteniez aussi votre couronne.

#### A CES CAUSES,

Nous avons pris les dispositions suivantes :

#### ARTICLE PREMIER

La cérémonie du Couronnement de Notre-Dame de Rostrenen aura lieu, à Rostrenen, le 2 juillet prochain,

#### ARTICLE II

A 10 heures, une messe Pontificale sera célébrée dans l'ancienne église collégiale.

#### ARTICLE III

A l'issue de la messe Pontificale, un sermon sera prononcé sur la place de l'Eglise et la statue solennellement couronnée en présence de NN. SS. les Evêques, du clergé et du peuple.

#### ARTICLE IV

Les vêpres seront chantées à 3 heures. Après les vêpres, la statue sera portée en procession dans la ville. La cérémonie se terminera par la bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement.

#### ARTICLE V

Toutes les paroisses du Doyenné sont invitées à prendre part, avec leurs croix et bannières, à la procession.

#### ARTICLE VI

Nous invitons tous les fidèles de notre diocèse à s'unir par leurs prières à la fête du Couronnement de Notre-Dame de Rostrenen.

Et sera notre présente Lettre Pastorale lue dans toutes les églises et chapelles publiques de notre diocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Saint-Brieuc, en notre Palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire général de notre Evêché, le 1<sup>er</sup> Juin 1900.

† PIERRE-MARIE,  
*Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier.*

Par mandement de Monseigneur :

A. DE LA VILLERABEL,  
*Chanoine honoraire, Secrétaire général.*

~~~~~



CHAPITRE TROISIÈME

—

*Discours prononcé à la cérémonie du cou-
tonnement de Notre-Dame de Rostenen le
2 Juillet 1900, par M. l'Abbé Ollivier,
Chanoine honoraire, Supérieur du Pctit
Séminaire de Plouguernevel.*

—————

*Salve. Regina, Mater misericordiæ !
Salut, ô Reine, Mère de miséricorde !
(Ant. B. M. V.)*

MESSEIGNEURS (1),
MON RÉVÉRENDISSIME PÈRE (2),
MES FRÈRES,

L'immortel abbé de Clairvaux, commentant devant ses moines cette prière liturgique qui nous sert de texte,

- (1) Monseigneur Fallières, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier.
Monseigneur Carmené, archevêque d'Hiérapolis.
Monseigneur Potron, évêque de Jéricho.
Monseigneur Dubourg, évêque de Moulins.
Monseigneur Rumeau, évêque d'Angers.
Monseigneur Dubillard, évêque de Quimper et de Léon.
Monseigneur Mando, évêque d'Angoulême.
(2) Révérendissime Père Dom Bernard, abbé de la Trappe de Thyma-
deuc.

semble si bien pénétré de son impuissance à redire les gloires de Marie, qu'il supplie la glorieuse Reine du ciel de lui inspirer elle-même les termes de son discours.

Sans doute, c'est l'humilité d'un saint ; humilité d'autant plus admirable que Bernard marche au premier rang des Docteurs de la Vierge ; mais cette humilité profonde, qui m'instruit autant qu'elle me touche, n'est-elle pas de nature à augmenter encore la confusion qui m'accable, au moment de prendre la parole en cette auguste solennité ?

A ce jour, sans précédent dans les fastes de Rostrenen, à cette réunion d'évêques aussi distingués par le talent que par la vertu, à ce concours immense de prêtres et de fidèles, à cette cérémonie, que l'Eglise compare en splendeurs à celle de la canonisation des saints, au couronnement de Notre-Dame enfin, il fallait une parole plus autorisée que la mienne. Il fallait, pour que tout fût à l'unisson, des accents qui rappelassent ceux qui retentirent naguère dans la cathédrale de Tréguier, ou ceux qui vibraient hier encore dans la basilique de Notre-Dame de Bon-Secours.

Dieu me garde toutefois, Monseigneur, de méconnaître le sentiment délicat qui dicta votre choix en cette circonstance. Pieux observateur de nos dévotions locales, sage conservateur, en ce qu'elles ont d'utile, des préférences et des traditions régionales de votre diocèse, vous avez jugé bon qu'un fils de la Cornouaille louât aujourd'hui la Reine de la Cornouaille ; et, encore même que, tout près de Votre Grandeur, vous possédiez des prêtres dont nous sommes justement fiers, et que

recommande, en effet, leur savoir non moins que leur situation élevée, vous avez voulu que votre Petit Séminaire de Plouguernével fût particulièrement à l'honneur. Votre appel m'y est venu surprendre, Monseigneur, et de même qu'il était sans réplique, de même je m'y suis soumis aussitôt, avec les sentiments de la plus entière obéissance, y trouvant, d'ailleurs, tout ensemble une excuse et une force.

Mais ma principale confiance et ma principale force me viennent de Celle-là surtout que nous voulons honorer, de cette Reine toute-puissante, dont nous voulons solennellement reconnaître et consacrer le souverain domaine sur nos âmes et sur nos corps, sur nos familles et sur notre pays.

N'attendez pas de moi, Messieurs et mes frères, que je m'attarde à vous entretenir de la royauté céleste de Marie, ni de son couronnement triomphal par la Sainte Trinité. La génération du Christ et l'Assomption de Marie, nous dit saint Bernard, sont mystères qui dépassent la parole humaine.

Aussi bien la Reine du ciel est-elle en même temps la Reine de la terre. Par droit de naissance et droit d'hérédité, elle est, d'une manière générale, la Reine et la maîtresse de toutes les nations ; par une préférence qui éclate dans toutes les pages de notre histoire nationale, elle est, d'une manière particulière, la Reine de la France. J'ose ajouter que, entre les provinces même de France, il en est une qui, de bonne heure, captiva sa prédilection, au point que Marie en voulut partager la suzeraineté avec sainte Anne, sa Mère. Cette heureuse

province, vous la nommez avec moi, c'est notre Bretagne : notre Bretagne, couverte de riches sanctuaires dédiés à la Vierge, comme une princesse parée de bijoux par sa royale mère ; notre Bretagne, fidèle gardienne des pèlerinages séculaires, où l'élan de la foi, la plénitude de la confiance et la ferveur de la prière rappellent d'autres âges ; notre Bretagne, avec ses huit madones couronnées, dont la glorieuse aïeule du Sauveur vient si heureusement augmenter et orner le cortège. Rappellerai-je ici ces noms vénérés que je crois saisir sur toutes les lèvres ? Notre-Dame de Toutes-Aides à Nantes ; Notre-Dame du Roncier, à Josselin de Vannes ; Notre-Dame de Rumengol, Notre-Dame du Folgoat, Notre-Dame des Portes, en Quimper ; Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame d'Espérance, en Saint-Brieuc.

Et vous tressaillez, à votre tour, pays de Cornouaille, et vous êtes dans l'allégresse, ô Rostrenen, parce qu'il s'est enfin levé, le jour que, depuis si longtemps, vous appeliez de tous vos vœux.

Le Vicaire de Jésus-Christ, sur terre, ayant entendu redire les merveilles opérées ici par la mère de Dieu, et cédant à la prière d'un des plus illustres enfants de cette cité, a daigné, dans sa paternelle bonté, décerner à Notre-Dame de Rostrenen les honneurs insignes du couronnement. C'est donc la voix de Léon XIII, la voix la plus respectable et la plus autorisée qui soit au monde, qui proclame solennellement la royauté de notre Madone.

Ayant assumé, mes frères, la périlleuse mission d'interpréter devant vous la pensée du Chef des fidèles, et

de donner à cette fête sa vraie signification, ne dois-je pas, à mon tour, vous présenter Notre-Dame de Rostrenen comme Reine de cette ville et de cette contrée ? L'origine, le développement, le caractère distinctif de son règne, ne sont-ce pas là trois idées qui se proposent d'elles-mêmes à notre attention et à nos recherches ?

Nous verrons donc le règne de Marie débiter ici par une pacifique conquête.

Nous le verrons se poursuivre dans le progrès et s'environner de tous les éclats.

Enfin nous en bénirons les bienfaits, la miséricordieuse douceur, et prendrons la ferme résolution de le faire fleurir à jamais au milieu de nous.

Messeigneurs et mes frères, je sais combien ma tâche est lourde, et, malgré toute votre indulgence, je ne dois compter pour y réussir que sur l'aide de Notre-Dame. Qu'il me soit donc permis de lui adresser maintenant la prière de saint Bernard, et que, dans sa maternelle miséricorde, elle daigne l'exaucer !

« O ma souveraine, c'est vous qui ouvrirez mes lèvres. Le Seigneur est avec vous, daignez être avec moi. Souffrez que je vous loue. Je me réfugie sous votre patronage, sous votre patronage où la faiblesse même peut se changer en force (1). »

(1) Saint Bernard, 1, Sermon. *Salv. Reg.* Tome VII, page 41.

I

Rostrenen, mot essentiellement celtique, peut se décomposer de la sorte : Roz, qui signifie tertre ou rose, et Drenen, qui signifie ronce ou épine. Tertre aux ronces, ou rose parmi les épines, telle est la double interprétation que les étymologistes ont faite, jusqu'à présent, du nom de cette ville.

De ces deux interprétations quelle est la meilleure ?

Si l'on s'en tient à la phonétique et surtout à l'orthographe, il est difficile de trancher la question ; mais, puisque ni la linguistique ni l'histoire ne mettent d'obstacle à la liberté de mon choix, je me permettrai d'affirmer mon humble préférence.

C'est mon cœur qui parle, et il se prononce pour la rose parmi les épines.

Rose parmi les épines, répond si bien au mot de l'Écriture appliqué à Marie : *Sicut lilium inter spinas* (1).

Rose parmi les épines, est un vocable attribué à la Vierge par plus d'un écrivain sacré, un vocable devenu cher, en plus d'un sanctuaire, à la dévotion des fidèles (2).

Rose parmi les épines, trouve une si fidèle et si gracieuse réalisation dans le buisson de ronces fleurissant merveilleusement ici, à toutes les saisons de l'année, longtemps avant l'invention du buste miraculeux (3).

(1) Cant. 2. 2.

(2) N.-D. de la Ronce, St-Quay-Portrieux. — N.-D. du Roncier, Josselin.

(3) Cant. de N.-D. de Rostrenen, VII, VIII.

Rose parmi les épines, est un titre purement allégorique, je le sais ; mais Notre-Seigneur Jésus-Christ n'aimait-il pas les allégories, le symbolisme de la nature ? C'est si vrai, qu'il s'en servait souvent dans son enseignement pour exprimer les plus grandes et les plus belles opérations de la grâce.

Et quand, il y a 42 ans, il plut à la Reine du ciel de descendre visiblement, jusqu'à 18 fois, sur les roches de Massabielle, à Lourdes, est-ce que son pied virginal ne reposait pas sur les branches d'un églantier sauvage ? (1). Cette fois, il est vrai, le buisson ne fleurit pas au milieu de l'hiver ; mais celle que l'Eglise appelle la Rose mystique le touchait en personne, et ses pieds, nous dit l'historien des apparitions, s'offraient aux yeux de la voyante toujours ornés de roses. C'était donc encore la rose parmi les épines. Et il semble que la Vierge Immaculée se complaise elle-même dans ce titre qui, du reste, rappelle à souhait la puissance et la bonté de la Mère de Dieu, mises au service de notre pauvreté et de notre misère.

Voilà, mes frères, quelques-unes des raisons qui, jointes à la tradition constante du pays, me portent et m'autorisent à traduire Rostrenen par la rose du buisson, ou rose au milieu des épines.

Mais déterminer l'époque précise à laquelle cette localité fut ainsi dénommée, n'est pas chose si aisée. Je ne sache pas que, jusqu'à nos jours, ce point d'archéologie ait été élucidé, si tant est qu'on l'ait sérieusement étudié.

(1) N.-D. de Lourdes. H. Lasserre.

Commençons par écarter la date de 1300, que nous propose l'auteur du vieux cantique, et que, par une inconcevable distraction, adopte aussi en passant notre bon Père Grégoire (1).

Si la critique nouvelle a parfois la conscience timorée à l'excès ; si, pour notre part elle nous impose un dur sacrifice, en nous contestant notre chambellan (2) du roi Dagobert et notre connétable de Louis le Débonnaire (3), ne nous en plaignons pas plus que de raison ; car, en retour, elle nous permet de suivre sûrement, sur ses pas, les générations successives des barons de Rostrenen, en remontant de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au XI^e inclusivement (4).

Nous voilà donc par le fait à l'an 1000, au lieu de 1300.

Mais alors, au XI^e siècle, à ce moment où la Bretagne se repeuple, ne serait-ce pas quelque noble guerrier, à la recherche d'une nouvelle demeure, qui, de son nom, baptisa cette colline, en y établissant son castel ?

Non, mes Frères, et nul ne saurait le soutenir. Le premier baron de Rostrenen ne venait pas de si loin qu'on ne connaisse le nom qu'il porta d'abord. Il appartenait par sa naissance aux comtes de Poher (5), mais, suivant la coutume déjà reçue et qui devenait de plus en plus nécessaire, il emprunta plutôt lui-même à son domaine propre, c'est-à-dire à ce sol que nous foulons

(1) Grég. de Rostrenen est précisément de ceux qui font remonter le nom de Rostrenen au VII^e siècle.

(2) Riwallon de Rostrenen.

(3) Guillaume de Rostrenen, dit Guillaume au court-nez. — D'Argentré, *Hist. de Bretagne*. — Livr. I-XVI, pages 67-68. — Ogée II, 687, 2^e édit.

(4) Comtesse de Laz. Baron. de Rostrenen, p. 5.

(5) *Ibid.*

aux pieds, le nom nouveau qui, dans la suite des âges, devait distinguer sa lignée des autres branches éparpillées de l'antique souche cornouaillaise (1).

Pour retrouver l'origine de Rostrenen, remontons plus haut encore ; remontons, d'un seul coup, aux temps les plus reculés du christianisme dans ce pays.

A une époque qui se perd dans la nuit de l'histoire, une petite chapelle fut érigée par des mains restées inconnues, dans ce fameux champ du Bocenno, où se dresse aujourd'hui l'incomparable Basilique de Sainte-Anne d'Auray. Autour de la chapelle vint bientôt se grouper un hameau, qui, du nom de la Patronne, s'appela Ker-Anna (2).

Ainsi, mes Frères, a dû se former la petite ville de Rostrenen, autour de la première chapelle de sa Patronne, honorée sous le vocable de *lilium inter spinas*, c'est-à-dire de lys ou rose au milieu des épines.

Et pourquoi hésiterions-nous, je vous le demande, puisque au contraire tout nous y autorise, à attribuer à un apôtre breton, à un saint, le culte, en cette contrée privilégiée, de la Reine des apôtres et des saints ?

Quel fut ce saint, cet apôtre ?

Demandez-le aux anges qui, durant le V^e et le VI^e siècle, conduisirent de la Bretagne en Armorique tant de tribus expulsées par les barbares Saxons, et forcées de chercher sur la péninsule un refuge pour leur existence, un asile pour leur liberté.

(1) Les comtes de Poher remontaient à Comorre. Ils tiraient leur nom de Plou-tre-ker (peuple avoisinant la ville) et possédaient la ville de Carhaix et le pays d'alentour. — De la Borderie, *Hist. de Bretagne*.

(2) Sainte-Anne d'Auray. Max Nicol, p. 15.

Pendant que, autour de leurs machtierns, ces peuplades innombrables et déjà chrétiennes, se groupaient en clans et en plous ; pendant que, sans coup férir, elles prenaient possession des terres armoricaines, ruinées par les vexations de l'empire, dépeuplées par les atrocités des barbares ; certaines âmes d'élite, avides de solitude, de mortification et de prières, s'enfonçaient dans la profondeur des forêts, unissant le travail et l'apostolat à la contemplation et à la pénitence (1). Tels saint Ronan, saint Corentin, saint Primel se sanctifiant tour à tour dans la grande forêt de Nêvet ; tels saint Hernin et saint Herbot cachant leurs vertus et leurs prodigieuses macérations dans les forêts rocheuses du pays de Poher ; tels encore saint Gonéri, saint Bieuzi, et l'infatigable saint Gildas, dans les terribles dédales de la forêt centrale.

La forêt centrale : j'ai prononcé le mot ; mais le mot suffira-t-il ici pour vous donner de la chose une juste et pleine idée ?

Plus de trente lieues de long sur quinze environ de large, voilà quelle était l'étendue de ce bois, grand comme tout un pays, et dans lequel devait se livrer la lutte suprême du paganisme celtique contre la religion du Christ.

Là, en effet, mes Frères, s'étaient réfugiés à la suite de leurs druides et de leur bardes, les derniers survivants de cette race indomptable qui avait balancé longtemps la fortune de César. Le malheur les avait aigris,

(1) De la Borderie, *Hist. de Bretagne*, 1-258.

et ils s'en allaient, vivant au milieu des bêtes fauves, courbés sous la dure loi de la fatalité, sans consolation, sans espérance. Et, comme si satan avait prévu ce que son empire perdrait un jour à la conversion d'un tel peuple, il ne cessait d'inspirer à ses devins sa haine contre l'Evangile et contre ceux qui venaient l'annoncer.

Les trouvères du moyen-âge ont chanté les féeriques merveilles de Baranton (1) et les sinistres aventures des mortels assez audacieux pour s'engager dans Brocéliande (2).

Ce n'est, me dira-t-on, qu'un roman, un roman tour à tour gracieux et terrible ; ce n'est qu'une légende brodée par l'imagination des poètes sur la superstition populaire. Oui, je l'accorde, c'est une légende ; mais cette légende, si étrange qu'elle paraisse, n'en avait pas moins un fondement réel ; elle avait son fondement dans l'enseignement païen des druides et dans les prestiges inouïs dont le démon s'efforçait, principalement au VI^e siècle, d'aveugler ses infortunés esclaves (3). Que d'horribles mystères se sont passés sur nos dolmens et au pied de ces menhirs, qui se dressent encore sur le penchant de presque toutes nos collines ! Ces authentiques témoins d'un passé disparu, ont vu maintes fois couler le sang humain sous le couteau du sacrificateur, et ils ont entendu les malédictions lancées contre Jésus et sa vivifiante doctrine.

(1) Célèbre fontaine des fées.

(2) Brocéliande ou Brécilien : nom de la forêt centrale. — De la Borderie, *Hist. de Bretagne*, I, 48.

(3) Guillaume Le Breton, chan. de Saint-Pol et de Senlis, cité par de la Borderie, I, 49.

Or, un jour (mon hypothèse sera conforme, du moins, à la manière dont l'Armorique a été convertie), un jour arriva ici un de ces missionnaires errants dont nous parlions tout à l'heure. Il avait dû prendre la voie romaine, qui sillonnait la province d'une mer à l'autre, et, à travers l'immense forêt, dont Beffou, Coat-an-Noz, Moellou et Glomel ne sont, de ce côté, que des tronçons épars, il atteignit cette colline, dont le site agréable et avantageux avait jadis frappé l'attention des Gallo-romains (1). Le moine Breton s'arrêta au bord de la claire fontaine, qui est aujourd'hui la fontaine de la Vierge ; puis, s'adressant alors à ses compagnons : Demeurons ici, mes frères, leur dit-il, car voilà la montagne sainte où Dieu nous appelait ; élevons-y une maison de prière pour y recevoir ses consolations. *Adducam eos in montem sanctum meum et lætificabo eos in domo orationis mee* (2).

Comme Briec dans la vallée double, comme Suliac sur les bords de la Rance, comme Gildas sur les rives du Blavet, l'envoyé de Dieu se met à l'œuvre. Et bientôt, sous les arbres sans âge, sous les replis onduleux des lianes, parmi les ronces et les épines, du fond d'un désert qui n'était que la trop fidèle image d'une désolation spirituelle et morale, s'étendant à la ronde à une distance incalculable ; bientôt, dis-je, s'éleva en un harmonieux concert cette prière suppliante, la seule

(1) Campostal, camp romain. Station établie sur la grande artère (Abbé Daniel). Dans notre Bretagne, les missionnaires Gildas, Paul-Aurel et les autres, avaient bien soin d'établir leurs monastères dans d'anciennes enceintes romaines. De la Borderie, *Hist. de Bret.*, I, 518.

(2) Is., 56, 7.

qui convint vraiment aux lieux et aux circonstances : *O lilium inter spinas ! O Marie, lis immaculé, venez fleurir parmi ces épines ! Rosa mystica !* Rose mystique, répandez ici vos parfums les plus doux, et chassez au loin les démons, irréconciliables ennemis de votre Fils !

Comme pour rappeler la patrie absente et provoquer les échos de la patrie nouvelle, avec la langue de l'Eglise alternait sans doute la belle langue d'Outre-Mer, et j'aime à croire, mes frères, que c'est dans le premier cantique de nos premiers apôtres qu'on entendit retentir ce doux nom :

Itron Varia Roz-Drenen
Notre-Dame de Rostrenen.

Jam hiems transiit (1). La longue nuit d'hiver, qui jusqu'alors avait enveloppé de ses ténèbres les âmes des pauvres Osismiens, venait donc enfin de s'éclairer : Marie y apparaissait comme une douce et radieuse aurore.

Imber abiit et recessit (2). Là où les frimas et la glace engendraient la stérilité, c'est-à-dire là où régnait la barbarie avec son cortège de cruauté, de haine, d'injustice et de meurtre, voilà qu'une chaleur toute nouvelle ramène la fécondité et la vie.

Flores apparuerunt in terra nostra (3).

Les broussailles et les ronces cédant, comme par enchantement, au tranchant du fer, ont fait place à de

(1) Cant. II, 11.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 12

riches cultures : c'est une frondaison pleine de fleurs et de promesses, ce sont des moissons aux épis d'or.

O salubre influence de la charité et de la prière !

O divine puissance de l'Eucharistie, sanctifiant quotidiennement l'atmosphère et transformant les âmes !

O prodigieuse fécondité de la grâce, qui fait fleurir le désert même !

Venez maintenant, peuplades bretonnes, qui trembliez hier encore sur les confins de ce redoutable pays, venez sans crainte vous unir aux Armoricaains du centre, et, avec eux, former un seul peuple, un peuple nouveau (1), sous l'étendard sacré de la Croix !

Elles viennent, mes frères, elles viennent avec joie, portant au lieu d'armes meurtrières, l'instrument du travail qui nourrit et qui sanctifie. Les deux races s'embrassent sur le cœur de la sainte Eglise, qui les serre dans ses bras maternels et cimente leur union.

C'est fait : c'est la société assise sur les principes de l'Evangile ; c'est la vie chrétienne dans sa plus suave éclosion, et votre nouveau royaume est bien formé, ô Notre-Dame de Rostrenen !

Nouvelle et véritable Débora, vous avez triomphé des princes des ténèbres, plus redoutables au combat que les rois de Chanaan ; nouvelle et véritable Judith, vous avez terrassé l'inférieur Holopherne. A vous donc nos chants de liesse et de reconnaissance. *Veni coronaberis* (2). Daignez recevoir de votre peuple conquis et délivré le diadème de la victoire.

(1) Plou-neve, Plou-guer-neve. Les paroisses bretonnes dont le nom commence par *plou*, peuvent se vanter de remonter au premier temps de la colonisation. — De la Borderie, *H. de Bret.*, I, 282.

(2) Cant., IV, 8,

II

Nous connaissons les exploits de ces fameux rava-geurs d'empires qui soumettent les peuples en leur rivant des chaînes. Toujours avides de nouveaux carnages, ils ne peuvent demeurer nulle part, si bien que, en les suivant dans leurs courses sanglantes, vous diriez autant de fléaux suscités de Dieu pour tout renverser et tout détruire. Triste royauté que celle-là, qui se fonde sur des ruines et qui ne s'exerce que par la tyrannie ! Mais, quand Marie fait des conquêtes, elle les opère par l'amour. Loin de détruire, elle édifie, et elle met sa principale gloire à consolider et à embellir son royal domaine.

« J'ai pris racine, dit-elle, au sein du peuple glorifié, dans le lot dont mon Dieu a fait son partage, et j'ai fixé mon séjour au milieu des saints (1).

« Je me suis élevé comme le palmier de Cadès et comme les plants de roses à Jéricho (2).

« J'ai étendu mes branches comme le térébinthe, et mes rameaux sont des rameaux d'honneur et de grâce (3). »

Vous prouver que le règne de Notre-Dame de Rostrenen va grandir, qu'il va même s'illustrer de tous les éclats, tel est bien mon but en ce moment, mes Frères ; mais je suis loin de prétendre que, sous la puissante

(1) Eccles. XXIV, 16.

(2) *Ibid.*, 18.

(3) *Ibid.*, 22.

égide d'une telle Reine, cette contrée, qui s'appellera le Comté de Poher, doive se transformer en un nouvel Eden, en un paradis terrestre recélant tous les trésors et désormais exempt de toute adversité. Qui ne sait, d'ailleurs, que dans l'adversité se préparent et rayonnent souvent la grandeur et la gloire ? C'est par la souffrance et par la mort que N. S. J.-C. a fondé son Eglise ; pourquoi le premier fleuron de la couronne de notre Reine ne s'appellerait-il pas aussi la souffrance ?

Nul doute que, dans le malheur comme dans la prospérité, ce pays ne partageât le sort du reste de la Bretagne. Or, après les guerres le plus souvent heureuses contre les Francs, après les règnes glorieux et prospères de Nominoé, d'Erispoé et de Salomon, la Bretagne armoricaine revit de sombres jours. Vers la fin du ix^e siècle surtout, elle fut envahie par des hordes normandes, qui la mirent littéralement à feu et à sang, et faillirent en éteindre la race.

Ce fut alors que les reliques de nos vieux saints durent quitter cette terre aimée, qu'ils avaient conquise au Christ et sanctifiée. Ce fut alors que beaucoup de nos madones vénérées furent ensevelies pour longtemps sous les décombres de leurs églises incendiées. Ce fut alors, suivant toute probabilité, que Notre-Dame de Rostrenen se cacha elle-même sous notre sol, comme si elle n'avait pu contempler plus longtemps la désolation et la mort qui régnaient par tout son domaine.

Le cartulaire de Landévennec nous a conservé un chant de deuil qui remonte à cette sinistre époque. Debout sur les ruines fumantes de son monastère

comme autrefois Jérémie, sur les remparts démantelés de Sion, un fils de saint Guénolé verse des larmes de sang sur l'effroyable détresse de sa chère Armorique.

« Est-ce là, s'écrie-t-il, la mère magnanime des grands ancêtres, puissants par la gloire sublime de leurs exploits, les uns héros de la terre, les autres habitants des cieux ? » Puis tout à coup le poète change de ton et paraît animé d'un souffle prophétique.

« Elle gît, continue-t-il, accablée sous ses défaites ; mais bientôt, soutenue sur ses fils robustes, elle se relèvera vaillamment (1). »

Oui, mes Frères, elle se relèvera vaillamment, glorieusement, et l'heure du réveil va sonner sans tarder.

Toute cachée qu'elle était aux yeux du corps, Notre-Dame de Rostrenen n'avait jamais cessé en effet de vivre dans les âmes ; et, sans qu'il en parût rien au dehors, elle préparait à la Bretagne entière, mais plus spécialement au comté de Poher, une éclatante résurrection. Le sauveur sera un Poher, un prince né sur son territoire et dont elle protégea le berceau.

Déjà la terre d'armor a tressailli au contact de son libérateur. Alain, fils de Mathuédoi, Alain, surnommé Barbe-Torte, revient de l'exil. Il arrive des forêts d'Outre-Mer, où il apprenait à vaincre les barbares, en pourchassant les ours et les féroces sangliers (2). Le prince n'a que vingt-cinq ans d'âge, mais le sang de Lez-Breiz et de Nominoé coule dans ses veines, et l'âme de la patrie vibre sur ses lèvres. Nos collines et nos gorges

(1) De la Borderie, *Hist. de Bret.* II, 385.

(2) De la Borderie, *Hist. de Bret.* II, 385.

profondes ont si bien répondu à son appel que « les têtes des ennemis, dit le Barde, voltigent au sein de la mêlée, comme les grains de froment sous les coups répétés des fléaux. Puis un immense cri de joie s'élève, le cri de joie qu'on pousse quand la battue s'achève, et qui retentit du Mont Saint-Michel jusqu'aux vallées d'Elorn, et de l'abbaye de Saint-Gildas, jusqu'au cap où finit la terre (2). »

Ce cri de joie, mes frères, c'est le cri de la liberté, c'est le cri de délivrance de la Bretagne enfin arrachée au joug des normands.

Cependant notre Machabée ou, pour mieux dire, notre chevalier de Marie, ne brigua pas la royauté. Son premier soin après la victoire fut d'arracher des sanctuaires les épines et les ronces, puis il s'appela modestement le premier de nos Ducs. Alain craignait avec raison des invasions nouvelles, et, voulant multiplier par toute la province les lieutenants du pouvoir, il institua les barons qui, comme les comtes, lui rendraient hommage et lui fourniraient en cas de besoin des ressources et des guerriers.

Serait-ce téméraire d'avancer ici, que c'est dans la parenté de Barbetorte et parmi les compagnons de ses exploits qu'on rencontrerait le plus sûrement le cadet de Poher qui fut le premier baron de Rostrenen ? Il est du moins facile de constater que le héros breton venait à peine de disparaître, quand les Rostrenen font leur entrée dans l'histoire. La blancheur de l'hermine sur la

(1) H. de la Villemarqué, *Barzaz-Breiz*.

pourpre du sang : tel est leur blason. Loyauté, générosité, tel en est le langage. Mais la devise de ces armoiries sonne noble et fière comme la vaillance : Oultre ! c'est-à-dire, toujours plus avant !

Dites, mes frères, si le caractère de cette maison, qui portera si haut et si loin le nom de Rostrenen, n'est pas un indice certain de résurrection locale ?

Et pourtant ce n'est pas assez au gré de Notre-Dame.

Non seulement elle veut paraître en reine de ces lieux, mais, disposant de la puissance même de Dieu, elle veut surgir de l'oubli comme Jésus du tombeau ; du sein de la défaite et de l'anéantissement, elle veut se relever triomphante, et remonter sur son trône dans un éblouissant éclat.

Au-dessus de la fontaine s'étend un buisson de ronces recevant le même air, le même rayon de soleil et la même goutte de rosée que tout ce qui végète alentour.

Avait-il grandi là durant les jours mauvais, comme pour en rappeler les vices et les tristesses ? Peut-être. Quoiqu'il en soit, la plante sauvage attira le regard de la Vierge, et elle va devenir l'instrument de ses admirables desseins.

Au temps où les arbustes ont perdu leur feuillage, et où nulle fleur des jardins et des champs ne réjouit plus le regard, le buisson de ronces de la fontaine est tout à coup favorisé du ciel. Trompant les lois de la nature, sans cesse il reverdit, et sous la bise même et sous la neige il produit des roses au doux parfum. Le phénomène se renouvèle, dit-on, plusieurs années de suite, jusqu'à ce que les autorités, cédant elles-mêmes à

l'étonnement général, voulurent enfin pénétrer le mystère.

O miracle ! ô bonheur salué par les acclamations mêlées de larmes et les chants de reconnaissance de tout un peuple ! Aux yeux émerveillés apparaît souriant le buste de Notre-Dame de Rostrenen, ce même buste séculaire dont l'existence et la présence ici renouent l'heure présente aux jours apostoliques, aux jours, si lointains pourtant, de la conversion de nos ancêtres.

Inutile, n'est-ce pas, mes frères, de chercher à vous décrire l'émotion qu'un tel événement produisit aussitôt dans toute la Haute-Cornouaille. Que dis-je ? La province entière en fut ébranlée au point que les chemins de Tréguier, les chemins de Léon et les chemins de Vannes ne suffirent plus à contenir les pèlerins qu'attiraient en foules pressées le juste renom et les bienfaits de toutes sortes de Notre-Dame du Roncier.

A ses pieds désormais se coudoieront le grand seigneur et l'humble paysanne, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant. Souvent on y verra des saints, des saintes illustres, même aux yeux du monde, et qui y viendront apporter leurs hommages avec leurs ardentes prières.

Mu à la fois par son zèle pour les âmes et par la fidélité d'une vieille et constante amitié, Yves de Kermartin, par exemple, aime à revoir Rostrenen (1) et à recommander à Notre-Dame le succès de ses œuvres. Sous ses yeux, il choisit les chênes robustes qui composeront la charpente de Saint-Tugdual ; à deux pas de

(1) Comtesse du Laz. Baron. de Rostren.

son église, il accomplit l'un de ses plus fameux miracles (1).

Après le thaumaturge : le prince chrétien, le modèle achevé du devoir et de l'honneur ; c'est le vénérable Charles de Blois ami de notre chevalier Jean V (2).

Après Vincent Ferrier (3) et Françoise d'Amboise, que d'autres y viendront encore avant le Père Maunoir, que d'autres y sont venus, depuis, dont la parole et les œuvres sont précieuses devant Dieu !

Le centre d'un tel mouvement devait se développer, par la force même des choses ; mais il convenait aussi bien que le pieux sanctuaire, qui en était le principe et le but, devint digne de son auguste et royale Patronne. Marie, elle-même, ne pouvait que le souhaiter. N'est-elle pas la Mère du Beau par essence, la Reine des arts, l'inspiratrice de nos poètes, de nos architectes, de nos peintres et de nos sculpteurs, dans les siècles de foi ?

Le baron Pierre du Pont et de Rostrenen le comprit en homme de génie et s'exécuta en prince magnifique. Seules les colonnettes du transept nous donnent quelque idée de son chef-d'œuvre ; mais les arcades majestueuses, mais les voûtes de pierre aux contours gracieux, mais la flèche hardie se perdant dans les nues, mais les quatre chapelles dentelées, pareilles à des suivantes empressées sur le pas de leur souveraine ; mais tout le reste a disparu, comme le château-fort qui en était la garde. Pour connaître la grandeur d'esprit et de cœur

(1) Boll. IV., vit. S. Yvon.

(2) Comt. du Laz, p. 14

(3) Dom Lob. *Vie des Saints de Bret.* — Comt. du Laz, p. 15.

d'un baron de Rostrenen, à la fin du ^{xv}^e siècle, il faut aller maintenant à Kergrist-Moëllou, qui était l'église paroissiale : là le granit fleurit toujours et chante à sa manière la louange de Dieu.

Le grandiose des proportions et l'harmonie des lignes ne suffisaient pas cependant à la pieuse ambition de Pierre du Pont-L'abbé. Aussi profond chrétien que seigneur libéral et cultivé, il concevait et rêvait pour son église de Notre-Dame un lustre plus éclatant encore et d'un ordre plus élevé. Secondé par le duc François II, il sollicita et obtint du Pape Sixte IV que l'église renouvelée fût érigée en collégiale, en l'honneur de Notre-Dame du Roncier. La bulle d'érection, dont nous possédons toujours le texte, est datée de Rome, le 27 août 1483. Le premier Doyen de la collégiale fut Ronnan du Pont (1), frère du baron Pierre, le même Ronnan du Pont qui signe au mariage de la duchesse Anne avec Louis XII, mais aussi au traité de 1499, garantissant à l'endroit de la France les prérogatives et franchises de notre libre province.

Vénérabilité de la souffrance, éclat miraculeux de la résurrection, célébrité régionale, visite de saints illustres, renaissance des arts, faveurs signalées de l'Eglise : voilà ce que nous trouvons déjà dans le règne de Notre-Dame de Rostrenen. Le proclamerez-vous glorieux d'après ces pacifiques splendeurs ? Ou bien séduits et charmés par la brillante épopée du duc Alain, demanderez-vous de plus à la bannière de la Reine Immaculée

(1) Comt. du Laz, p. 25.

de flotter au-dessus de sanglantes victoires et de chevaleresques prouesses ?

Soit. Demandez, mes Frères, demandez tout ce qui est conforme à la grandeur et au bonheur d'une société sur la terre. Terrible, au besoin, comme une armée rangée en bataille, Notre-Dame de Rostrenen aura des héros dignes d'elle.

S'agira-t-il de défendre le tombeau du Christ ? Avec les autres preux de Bretagne, ses barons et ses chevaliers marcheront au cri de *Dieu le veult* !

Pour secouer le joug de l'étranger, pour soutenir la cause du droit et de l'honneur, la voix de la France, la voix de l'opprimé feront-elles appel à la loyale bravoure ? Philippe-Auguste à Bouvines, Charles de Blois à la Roche-Derrien, Bertrand du Guesclin, Olivier de Clisson, Arthur de Richemont, dans leurs luttes héroïques, auront un Rostrenen à leurs côtés.

Un trait seulement, entre mille, de la valeur de vos nobles barons.

C'était le 18^e jour de juin de l'an 1429. Orléans venait d'être délivré. Cependant ni la Pucelle ni Richemont ne se souciaient d'engager contre Talbot une bataille rangée, tant les souvenirs de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, hantaient toujours les esprits comme des fantômes. D'un mot, un breton fit cesser toute hésitation.

« Monseigneur », dit Rostrenen (1), en s'adressant au Connétable, « faites lever et marcher votre bannière, tout le monde la suivra. » — La bannière du Connétable

(1) Trévédé : *Les compagnons de Jeanne d'Arc. Bullet. Arch. de l'Associat. Bret.*, tome XV, p. 223.

se met en marche, et les Bretons la suivent. Jeanne, elle-même, tout à l'heure indécise et craintive, pousse, à son tour, son palefroi et entraîne les Français. « *En nom Dieu* », s'écrie-t-elle, « *il faut combattre : quand les anglais seraient pendus aux nues, nous les aurons.... Mon conseil me l'a dit : ils sont à nous* (1). »

Les Anglais furent défaits, en effet ; la victoire de Patay fut complète.

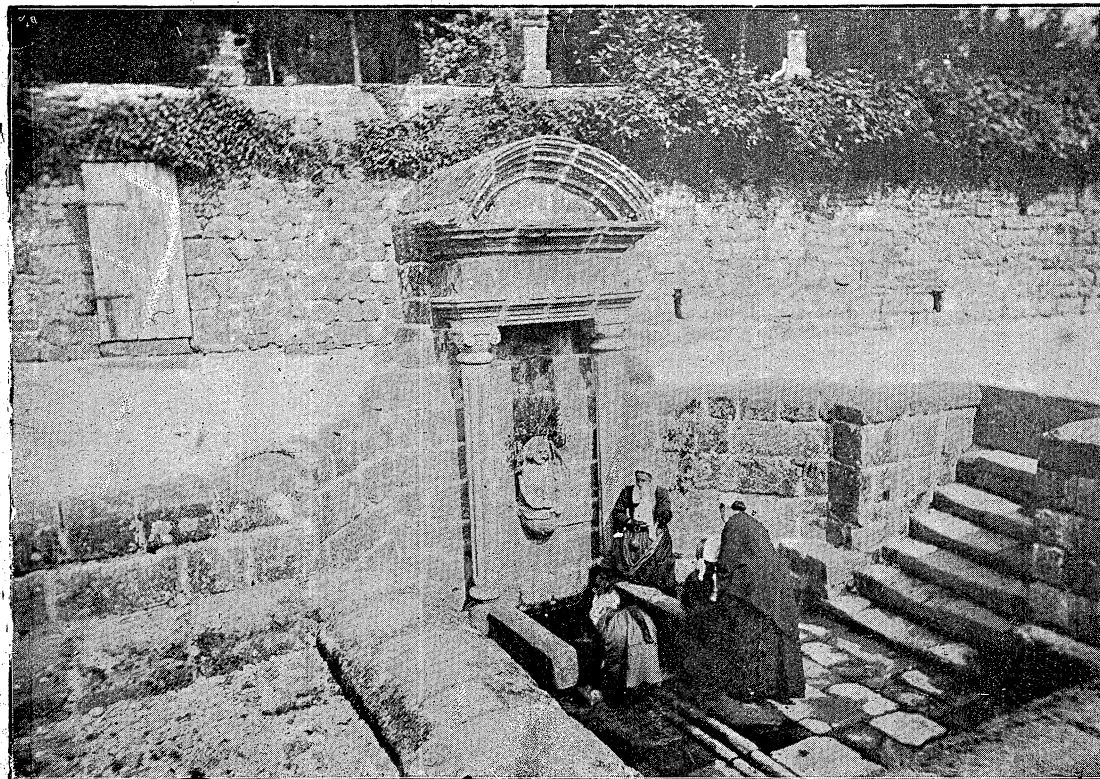
Mais les Bretons ne doivent pas oublier que leurs arrière-grands-pères préludèrent, ce jour-là, à l'immortelle charge du 3 décembre 1870. Et vous, habitants de Rostrenen, vous devez apprendre à vos enfants que l'honneur de la journée de Patay revenait, avec l'aide de Notre-Dame, à votre baron Pierre, qui avait fourni à Jeanne d'Arc l'occasion de vaincre.

O Jeanne, ô paysanne de ce noble pays qu'on appela la Bretagne de l'Est, qu'il m'est doux d'évoquer ici votre radieuse figure ! En considération de votre compagnon d'armes, dont le cri de guerre se mêla si souvent au vôtre : *Oultre ! Vive labeur !* accordez à notre fête un sourire et une prière.

Mais le courage militaire ne fut jamais, en Haute-Cornouaille, l'apanage exclusif du sang noble ; les guerres de la Ligue l'ont montré clairement. Les huguenots y prirent bien quelques châteaux et quelques forteresses, mais, de leur propre aveu, ils ne pouvaient en franchir le seuil sans mettre le pied sur terrain ennemi (2).

(2) Guizot : *Hist. de Fr.*, II, 312.

(1) Comt. du Laz. Baron de Rost.



La Fontaine de Notre-Dame de Rostrenen.

Et quand, aux jours sombres de la Terreur, nulle tête en France n'osera se dresser de peur d'être aussitôt abattue, les collines voisines de Rostrenen renverront de l'une à l'autre ce viril et vertueux refrain : « *Je n'ai pas peur des balles : elles ne tueront pas mon âme ; si mon corps tombe sur la terre, mon âme s'élèvera au ciel* (1). »

Je rappelle là, mes Frères, une époque d'inférieur délire, dont votre ville connut les horreurs et dont le vandalisme reste marqué sur quelques-uns de vos monuments ; mais je me hâte d'ajouter que les excès de quelques sans-patrie furent heureusement compensés par la fidélité des bons citoyens. Notre-Dame de Rostrenen, chassée de son autel, trouvait en ce temps-là un asile dans une pieuse famille, dont le nom demeure parmi vous toujours aimé et respecté.

Quelle est d'ailleurs la vieille famille de Rostrenen qui n'eût envié le même honneur au prix des mêmes dangers ? Ce courage calme et modeste, ce sentiment profond du devoir, cette dignité, cette patience, cette discrétion capables de déconcerter l'injustice et la fourberie : on les retrouve généralement dans la famille chrétienne de ce pays.

A ces qualités, j'ajouterai l'amour du travail, le respect des choses saintes, les douces joies du foyer, tous les caractères enfin de la vie simple et patriarcale, dont notre peintre Olivier Perrin nous a tracé les diverses phases dans ses galeries bretonnes. N'est-ce pas une gloire de plus pour le règne de Notre-Dame ?

(1) H. de la Villemarqué, *Barzaz-Breiz*. Les Bleus, p. 398.

N'en est-on pas aujourd'hui à déplorer partout la disparition toujours croissante de l'esprit de famille, élément premier et indispensable de toute société bien constituée ?

O mes Frères, gardez à jamais ces précieuses traditions. Déjà Dieu vous en a bénis ; il vous a donné des hommes remarquables dans toutes les carrières ; mais surtout il a daigné (et c'est la plus grande marque de sa prédilection), il a daigné prendre parmi vous des serviteurs de choix.

Beaucoup d'entre nous ont toujours présente à l'esprit cette physionomie sacerdotale si fine, si gracieuse, si pleine d'expression, de M. l'abbé Huard. « Chez lui, » a dit son biographe, « la parole, le style, la pose, toute la personne revêtait ce je ne sais quoi qui ne se définit pas et qui s'appelle la distinction (1). »

Mais d'elle-même, notre pensée à tous se reporte vers le Pontife vénéré qui, après avoir été votre frère comme enfant de Notre-Dame, était devenu, par la grâce de Dieu, le Père de vos âmes. Ce n'est que justice du reste, car en montant sur le siège de saint Brieuc et de saint Tugdual, Monseigneur Eugène-Ange-Marie Bouché apporta au règne de Marie en cette ville son éclat le plus pur. Eh ! comment pourrions-nous vous oublier en ce jour, Evêque de la Vierge ? Cette fête n'est-elle pas, au contraire, toute pleine de votre souvenir ? Une main que vous serrâtes souvent dans les vôtres et qui signe votre nom, offre généreusement à notre Madone

(1) M. le chan. Chatton. Compte-rendu de l'Associat. des Anc. Elèv., 1894-1895.

chérie le diadème d'or ; oh ! que du fond de la tombe ou plutôt du haut du ciel, votre main à vous-même s'élève pour le bénir ! Surtout obtenez de Notre-Dame qu'elle daigne y trouver un gage de notre admiration et de nos hommages. Mieux que nous, vous lui direz : *Veni, coronaberis !* De leur part et de la mienne, acceptez, ô Reine, la couronne de gloire !

III

Le nom de Reine glorieuse, de Reine puissante, de Reine des reines, le nom de souveraine Impératrice de l'univers : certes Marie les mérite, à tous égards, même dans sa royauté terrestre : et pourtant, à ces attributs mérités, l'Eglise, dans ses prières, en préfère un autre, qui exprime plutôt l'amour, la tendresse et la compassion de sa bienfaisante Patronne ; après l'avoir saluée sa Reine, elle se hâte de l'appeler Mère de Miséricorde.

Saint Bernard nous en donne la raison. « Marie est la Reine et la Mère de Miséricorde, dit-il, en nous donnant le Dieu de la miséricorde, en ouvrant à qui elle veut, quand elle veut, de la manière qu'elle veut, l'abîme de la bonté divine, afin qu'aucun, si grand pécheur qu'il soit, ne périsse, quand la Sainte des saints lui offre sa protection (1).

A cette raison, fournie par le grand Docteur, notre

(1) *In Antiph., Salve Reg., Serm. 1.*

propre réflexion en ajoutera aisément une seconde. Que le ciel, qui est le séjour de la puissance et de la gloire, célèbre dans le ravissement la puissance et la gloire de la Reine des élus : oui, c'est dans l'ordre, c'est dans la nature même des choses. Mais à la terre et au purgatoire, où règnent la misère et la souffrance, conviennent principalement la plainte et la prière, et partant la dénomination la plus affectueuse et la plus tendre à l'égard de la plus douce et de la plus compatissante des Mères.

Aussi bien Marie veut-elle être avant tout, ici-bas, la Mère de Miséricorde.

Quand elle délivrait nos ancêtres de la servitude du démon, Notre-Dame de Rostrenen cédait à la pitié.

Quand elle favorisait son peuple et le comblait d'honneurs, elle voulait surtout le soutenir dans les luttes de la vie et l'attacher sans retour au culte de Jésus.

Mais les bienfaits particuliers, tombés de son cœur depuis quatorze siècles, qui pourrait les énumérer, qui pourrait en retracer l'histoire ? Rostrenen, Plouguernevel, Plélauff, Bonen, Glomel, Ploerdud (1), je devrais dire toutes les paroisses, à dix lieues à la ronde, ont vu, par sa miséricorde, se renouveler les merveilles de la vie publique du Sauveur : des aveugles, des muets, des paralytiques, des malades de toutes sortes guéris, des morts souvent ressuscités. Les ex-voto qui couvrent son autel sont comme les voix reconnaissantes des marins échappés au naufrage, des soldats préservés de

(1) Noms cités dans le cantique.

la mitraille, des laboureurs et des ouvriers sauvés du danger, des pères et des mères de famille éclairés dans leurs entreprises ou consolés dans leurs épreuves. Parfois l'épidémie porta ses ravages et la terreur jusqu'aux portes de sa bourgade ; sa protection, au dire de tous, l'en éloigna toujours.

Plus nombreuses encore que les secours temporels furent les grâces de préservation spirituelle, de persévérance et de conversion, sorties de ce sanctuaire.

Si la foi parmi nous demeure entière et robuste ; si les bonnes mœurs ont pu tenir contre les scandales qui s'affichent et les séductions qui s'étalent sans vergogne ; si la conscience n'est point émoussée au point d'oublier la justice ; si le respect envers l'autorité, la charité envers le prochain, la bienveillance envers le pauvre sont toujours en honneur ; à qui devons-nous d'avoir conservé ces vertus que d'autres ont perdues ? A notre miséricordieuse Mère : à Notre-Dame de Rostrenen.

J'avouerai volontiers que cette portion du champ du Père de famille ne fut pas exempte de toute ivraie ; ici, comme ailleurs, l'homme ennemi vint perfidement répandre, hélas ! le mauvais grain ; mais il est permis d'affirmer que, à l'ombre de ce clocher, les impénitents furent toujours rares au moment du dernier soupir.

Il est vrai que, de tradition, les Pasteurs de Notre-Dame se conduisirent en apôtres ; heureux effet sans doute de la touchante sollicitude qu'elle met à les choisir toujours parmi les prêtres de doctrine éprouvée, de vie laborieuse, édifiante et zélée.

Dieu me garde, mes Frères, de manquer à la réserve

que commande un tel sujet, et que m'imposent personnellement les convenances ; je saluerai cependant, aussi discrètement que possible, la mémoire de deux de ces hommes, commis par la Vierge au service de vos âmes, et que vous pouvez compter au nombre de vos grands bienfaiteurs.

Le premier (1) n'avait pas quitté le pays durant les mauvais jours de la Révolution. En bon pasteur, il préféra exposer sa vie pour ses brebis ; et il allait de maison en maison, ou plutôt d'étable en étable, baptisant les nouveau-nés, donnant l'extrême-onction aux moribonds, consolant de son mieux ses frères malheureux.

Le second (2) était un esprit vraiment supérieur. C'est lui qui organisa cette paroisse, la dota de ses habitudes pieuses, pendant que sa légitime influence faisait pénétrer dans le nouveau diocèse de Saint-Brieuc les salutaires enseignements de saint Liguori.

Pour seconder ses prêtres dans leur apostolat, et pour remplacer auprès de la jeune fille la mère chrétienne, trop souvent absorbée par ses occupations matérielles, Notre-Dame de Rostrenen amena ici, dès 1824, un essaim de ces humbles vierges, dites Filles du Saint-Esprit, et qui, ayant voué à Dieu leur corps et leur âme, se consacrent sans nul espoir de lucre ni d'avantages terrestres, à l'éducation de l'enfant du peuple. Voilà donc près d'un siècle qu'elles travaillent ici sous le regard de Marie, et qu'elles forment sur ses vertus la femme à la fois modeste et forte. Elles continueront,

(1) M. Le Garrec.

(2) M. F. Rot.

grâce à Dieu, leur œuvre catholique et française entre toutes. Elles la continueront, car vous le voulez, mes Frères, en hommes libres et croyants, en hommes sages et judicieux, sachant apprécier à sa valeur divine la créature humaine.

Mais qui pourrait compter les miracles nombreux
Qui chaque jour encore s'opèrent dans ces lieux ?
Qui dira les bienfaits qu'obtiennent aujourd'hui
Ceux qui de Notre-Dame ont imploré l'appui ? (1)

Non, mes Frères, ni les étoiles du firmament, ni les grains de sable de nos rivages n'égaleront la multitude des faveurs signalées obtenues d'âge en âge par l'intercession de Notre-Dame de Rostrenen.

Toutefois, si nous ne pouvons les dénombrer, comme les anges tutélaires de votre église et de votre ville, du moins, avec ces esprits bienheureux et par eux aidés, pouvons-nous en bénir notre Reine et notre Mère, dans un élan d'amour enthousiaste qui passe à la postérité.

C'est pour nous, du reste, un devoir que les siècles en s'accumulant n'ont fait qu'augmenter ; c'est un devoir que nous conseillons fort le sombre avenir ; c'est un devoir que nous imposent surtout et la foi et la gratitude, en ce jour le plus beau de toute votre histoire. Ah ! il est bien vrai que Dieu ménage à chaque mal son remède, et à chaque tourmente sa planche de salut. A cette époque de trouble et d'inquiétude, au milieu des premiers grondements de l'orage, voilà que le ciel semble s'ouvrir au-dessus de nos têtes, et que Dieu, dans sa Providence, rapproche les enfants de leur Mère.

(1) Vieux cantique.

Je m'exprime mal, mes Frères, c'est plutôt notre divine Mère qui vient la première au-devant de nous. Ecoutez : elle nous appelle : — O mes bien-aimés, me reconnaissez-vous ? Ce regard, qui veilla sur vos pères, ne vous quitte pas un seul instant, et il a voulu aujourd'hui vous voir de plus près ; ces bras, qui les défendirent, ne se sont pas raccourcis ; ce cœur qui les aimait si fort, est immortel, et bat toujours pour vous, d'un amour intense. Mais vous, enfants de la Cornouaille, reconnaissez-vous votre Mère ; dites, l'aimez-vous un peu en retour de son immense amour ? Votre amour, ô vieillesse ; votre amour, ô âge mûr ; votre amour, ô jeunesse, ô enfance ; votre amour, votre amour, votre filial amour ! C'est là mes délices, c'est là ma couronne préférée.

O Marie, comment répondre ? Comment mettre en balance notre amour avec le vôtre, et comment comparer à votre cœur immaculé notre pauvre cœur si souvent meurtri et souillé ! Grâce à votre miséricordieuse bonté, nous oserons cependant nous dire vos enfants, et nous voulons même le proclamer solennellement, aujourd'hui, aux yeux du monde entier. *Veni, coronaberis* : Daignez accepter cette couronne comme gage de notre filiale et reconnaissante tendresse.

La couronne est là, resplendissant à nos yeux du triple éclat de la conquête, de la gloire et de la royale miséricorde ; elle est là, toute prête à ceindre le front auguste qui l'a depuis si longtemps et tant de fois méritée ; mais, si nous pouvons l'offrir de toute l'ardeur

de notre âme, si nous pouvons l'appeler de tous nos vœux sur la tête de notre Reine, il ne nous appartient pas cependant de l'y placer nous-mêmes.

C'est à genoux, sur le degré de l'autel, que le roi de France, jadis, recevait des mains de son consécrateur la couronne du souverain pouvoir. De là, il se relevait plein de majesté, et allait prendre possession de son trône, où les princes et les grands du royaume venaient tour à tour lui offrir leurs hommages. Cependant l'armée et le peuple contemplaient la scène en silence. Puis admis à leur tour à prononcer leur serment, ils exprimaient leurs sentiments par cette triple acclamation : *Laudamus, Volumus, Fiat* (1).

A quelques différences près, mes Frères, cette cérémonie finale du sacre de nos rois va se renouveler devant nous après le saint sacrifice de la messe. Marie, couronnée au ciel par la sainte Trinité ; Marie, couronnée sur la terre par toutes les générations, mais dépouillant sa royale majesté pour n'apparaître ici que sous les traits de Notre-Dame de Rostrenen ; Marie va, une fois de plus, recevoir des mains d'un homme le royal diadème. Cet homme, Monseigneur de Saint-Brieuc, c'est Vous. C'est vous qui, agissant au nom de Dieu, au nom du Pape, et comme évêque de ce diocèse, allez sacrer une nouvelle reine, ou, du moins, lui conférer en toute autorité les insignes de sa souveraine dignité. Plus heureux que Rémi et ses successeurs priant à Reims pour les princes de France, Vous,

(1) *Apud Chesnium. T. IV. Scriptorum franc. p. 161.*

Monseigneur, Vous Vous adresserez en toute confiance à votre princesse elle-même. Dépositaire des trésors célestes, elle en fera largesse aujourd'hui ; mais elle les répandra d'abord sur Vous, son pontife consécrateur, si bien que des onze années de votre épiscopat, fécondes pourtant en œuvres de tout genre, ce jour sera le meilleur, le plus consolant, le plus riche en espérances pour Votre Grandeur et pour ses ouailles.

A côté du Pontife, les Pairs de la couronne.

Messeigneurs d'Hiérapolis et de Jéricho, vénérables apôtres revenus des îles lointaines et des plages d'Orient, après avoir bien mérité de Dieu et de la France ;

Monseigneur de Moulins, qui fait fleurir dans le Bourbonnais le culte de la Vierge, et dont l'hermine bretonne s'épanouit comme un fraternel sourire dans nos grandes fêtes provinciales ;

Monseigneur d'Angers, déjà digne, par la parole et par les actes, de tant de grands défenseurs de l'Eglise, qui s'assirent avant lui sur le siège de notre saint Aubin ;

Monseigneur de Quimper, arrivant tout ému des enthousiastes acclamations de son beau et fidèle diocèse, et nous apportant les bénédictions de saint Corentin, qui visita lui-même ce centre de la Cornouaille, quand, prenant sa course aux bords de la grande mer, il la poursuivait jusqu'aux rives du Gouët ;

Monseigneur d'Angoulême, pasteur tout jeune encore dans la divine Bergerie, mais dont la bonté bien connue assure le retour de ses brebis les moins fidèles ;

Enfin un fils de saint Bernard, un moine, successeur et imitateur de ces moines d'occident qui défrichèrent,

civilisèrent, instruisèrent et christianisèrent les Gaules ; tels sont, mes Frères, les princes et les grands du catholique royaume de Marie, qui la salueront tout à l'heure comme Reine de cette ville et de ce pays.

Et puis ce sera notre tour de parler. Et comme le peuple et l'armée de France groupés, le jour du sacre, autour du Baptistère de Clovis, nous dirons, nous aussi :

Laudamus, Volumus, Fiat.

Laudamus : Nous vous louons, ô Reine, nous vous bénissons de nous avoir sauvés du joug de l'enfer. Mais, à la couronne, qui n'est qu'un signe sensible, et aux paroles qui ne sont qu'un engagement, notre reconnaissance joindra les actes. Cette liberté, que vous nous avez conquise, cette sainte liberté des enfants de Dieu, nous ne l'aliénerons jamais. *Potius mori, quam fedari !* Plutôt mourir que d'être ingrats envers vous ! La mort : nous ne la redoutons pas, pourvu que notre dernier soupir s'exhale en vous disant : *Laudamus !* O Reine, nous vous bénissons !

Volumus : O Souveraine, commandez ! Nous sommes vôtres, nous voulons l'être et nous le serons toujours. Ce n'est pas un sentiment passager, né tout à coup et comme par hasard de quelques rapides tableaux de vos grandeurs et de vos gloires. Non. C'est la ferme volonté de mériter toujours votre appui en observant vos lois, et de transmettre intégralement à nos neveux, les si belles et si chrétiennes vertus du passé.

Fiat ! Qu'il en soit ainsi ! Nous le voulons. Nous le

jurons, et l'amour filial qui déborde de nos cœurs, garantit pour jamais la foi de ce serment.

Mais qu'ai-je dit, ô mon Dieu ? N'oubliai-je pas dans le transport qui m'entraîne combien notre cœur est volage, combien débile notre volonté ? Seule votre grâce, Seigneur, peut produire et entretenir dans nos âmes l'amour que réclame de nous notre Mère Immaculée.

Par votre grâce, il est vrai, et le sang de votre Fils, la vieillesse resplendit comme le diamant, après avoir bravé la poussière et la fange du chemin de cette vie de combat.

Par votre grâce et le sang de votre Fils, la vertu de l'âge mur emprunte l'éclat de l'or, de l'or travaillé et éprouvé, de l'or purifié à la flamme du creuset.

Par votre grâce, et toujours par le sang du Calvaire, la jeunesse exhale le parfum de la rose et l'aimable enfance possède la pureté du lis.

Fiat ! Oh ! que, par votre grâce, il en soit donc ainsi, ô mon Dieu, pour que, ici-bas, nous formions à notre Mère une couronne d'âmes pures et ferventes, et pour que, un jour, au ciel, nous recevions l'immortelle couronne, la couronne de choix que vous tenez en réserve pour ses vrais et fidèles enfants !

AINSI SOIT-IL.



CHAPITRE QUATRIÈME



Cantiques Français et Bretons en l'honneur de Notre-Dame de Rostrenen.



Ancien cantique de Notre-Dame de Rostrenen

AIR ANCIEN

Redempteur de nos ames, qui a-uez esté nay D'une
Vierge Saincte, pure et immacu-lée, Gravez-moy, ie
vous prie, vostre a-mour dans le cœur, Pour former
vn cantique à sa gloire et hon-neur.

II

Marie, mere de Dieu, ie vous offre mes vœux,
Conduisez-moy la main, puisque faire ie veux

Cognoistre à vn chascun la grandeur du credit
Que vous auez au Ciel aupres de Iesus-Christ.

III

Tresor miraculeux, ouuert dans ces lieux saints,
Refuge des pécheurs, vray salut des humains,
Vous estes tousiours prete, & de nuict & de iour,
A soulager celuy qui demande secours.

IV

L'Eglise de Rostrenen (1), Euesché de Quimper,
Possede le tresor que vous auez ouuert :
C'est là où les pecheurs reçoient le pardon
Et les gens affligez parfaicte guerison.

V

O image sacrée ! ô amour maternel !
O insigne bonté ! ô don célestial !
C'est dans ce sacré lieu où vous distribuez
Aux deuots chrestiens vos liberalitez.

VI

Image, vive fleur, mais la vraye fleur de Lys,
Qui sous la ronce verte a esté recueillie,
Ce fust à Rostrenen, témoin Albert-le-Crand,
Que vous fustes trouuée dans l'année mil trois cents.

(1) Le mot de Rostrenen tire son origine
D'une rose trouuée au milieu des espines ;
Mais par laps de temps, on void que les Bretons,
Par le mot de Rostren ont corrompu le nom.

VII

Car il a rapporté, parlant de ce canton,
Qu'une rose fust veue, joignant à vn buisson,
En tout temps de l'année, paroissant tousiours vert,
Mesme portant des roses dans le cœur de l'hyver.

VIII

Cest effect merueilleux, apres longues annee,es,
Continuant tousiours dans les mesmes beautez,
Donna lieu à quelqu'un de fouiller ce buisson
Pour sçauoir le subject de l'admiration.

IX

Qu'en auoit vn chascun. Et creusant au dessous
Du tige de la rose, il trouua tout d'un coup
L'image venerable, ce tres vive portraict,
Qui encore auioird'huy à Rostrenen paroist.

X

Il ne faut pas douter si ce don précieux,
Mediatrice voye pour nous conduire aux cieus,
Fust alors reveré & d'esprit & de cœur,
Placé dans vn lieu saint pour lui porter honneur.

XI

Le bruit ayant couru d'un prodige si grand,
Obligea les chrestins de venir promptement
De tous pays & endroits, visiter ce saint lieu
Et rendre leur hommage à la Mere de Dieu.

XII

Les peuples n'y voyant que l'augmentation
Et l'accroiet iournalier de la devotion,
Firent fondations pour y estre desservies,
Parties desquelles se payent encore ce iourd'huy.

XIII

Le temple consacré à ceste pieté,
Son elevation, sa grandeur, sa beauté,
Par de deuots Seigneurs, fondateurs d'iceluy,
Se void pompeusement erigé aujourd'huy

XIV

En chœur collegial & en canonicat
Par pouuoir concedé par le Pontificat.
En mil quatre cent quarante, fust faict election
De Doyen & Chanoines, pour sa direction.

XV

Il est à remarquer que proche de saint lieu
Estoit vne fontaine d'un effect merueilleux,
Où les gens affligez reçoient à leurs maux
Parfaicte guerison, se lauand de ses eaux.

XVI

Mais vn particulier, deuenu possesseur
De la sainte fontaine, fist à son deshonneur
Transporter à son choix les images taillées
Et les materiaux dont elle estoit ornée.

XVII

Cest homme temeraire ayant donc entrepris
De disposer d'un bien qui n'estoit pas à luy,
Les emploia d'abord à faire vn bastiment
Lequel estant construit tomba incontinent.

XVIII

Du poids de la maison qu'il se faisoit bastir
Il fist la sainte source en mesme temps tarir ;
Mais les matériaux dont elle estoit bouchée
Par l'eau miraculeuse se virent tous enleuez.

XIX

Sa maison renuersée, son bastiment destruit,
Et le tout ruiné à la veue du public :
Voilà deux grands miracles faicts dedans ces saints lieux.
Pour punir le forfait de cest audacieux.

XX

Nous deuons auoüer avecque verité,
Marie, tres sainte Mere, que vous auez plongé
Dans ceste eau salutaire vos graces et vos faueurs,
Produisant des effects avec tant de bonheur.

XXI

Puisque non seulement la veneration
De vostre sainte image et l'inuocation
Du saint nom de Marie donnent incontinent
Aux pauures affligez parfaict soulagement ;

XXII

Mais encore l'effect, qualité & vertu
Que possede ceste eau, a de tout temps paru
Vn remede souuerain qui est vniuersel,
Et le plus excellent qui paroît sous le ciel.

XXIII

Si cette pieté, par les dissensions
Emeues dans le vulgaire & les seditions,
Y fust interrompue dedans les premiers temps,
Nous la voyons reluyre dedans nos derniers ans.

XXIV

Marie, permettez-moy, en escrivant ces mots,
D'exposer vos miracles aux chrestiens devots,
Et de les conuier de vous aller tous voir
Iusques à Rostrenen vous rendre leurs deuoirs.

XXV

Vous du moins qui auez, dans le fort du tourment
Recouré la santé miraculeusement,
Venez à Rostrenen rendre grâces à Dieu
Et à la sainte Vierge, luy porter votre vœu.

XXVI

Dans l'Euesché de Vannes, parouesse de Plelan (1)
Il estoit vne femme affligée dès longtemps ;
Quoyque desesperée, ayant esté voüée
A ceste sainte image, a reçu la santé,

(1) Nom breton de la paroisse de Plélauff.

XXVII

Vn homme de Bonen, treve de Plouguernével,
Fust aussi attaqué d'un mal accidentel
A la foire de Callac, car y estant rendu,
Fust de paralysie sur le champ abattu.

XXVIII

Ce mal si violent dont il estoit surpris,
Luy auoit tous les membres & tout le corps saisis,
S'estant de tout son cœur à Rostrenen voüé,
Dans le mesme moment vint à prospérité.

XXIX

Vn autre homme de Glomel, pareillement saisi
D'une ardente fieure, ayant longtemps languì,
Par la bonne priere et supplication
Qu'il fist à Rostrenen, a reçu guerison.

XXX

Vne autre pauvre femme native de Ploërdut,
Se voyant aux abois, le bon Dieu le voulust,
Ayant porté son vœu à la Mere de pitié,
La restablit encore en parfaite santé.

XXXI

Aussi la mesme grace reçut vn pauvre enfant
Natif de Rostrenen, tombé en accident :
Delaissé comme mort, de tous abandonné,
Revint incontinent, ayant esté voüé.

XXXII

Vne autre pauvre femme, sur le bord du tombeau,
L'espace de trois iours dans les plus grands trauaux,
Ayant esté voüée, dans les peines d'enfant,
Accoucha de son fruit aussi heureusement.

XXXIII

Vn homme de Glomel, atteint & affligé
D'une longue maladie & dans l'extrémité,
Iugé pendant vn iour mort & à l'abandon,
Voüé à Rostrenen, a reçu guerison.

XXXIV

Vne autre pauvre femme, aussi pareillement
De ce mesme Glomel, dans le travail d'enfant,
De huit iours dans les peines. ayant esté voüée
Elle & son enfant furent tous les deux delivrez.

XXXV

Des gens dignes de foy ont aussi déclaré
Qu'une pauvre feruante, en accident tombée,
Fust pendant plusieurs heures sans aucun mouvement,
Et on la croyait morte indubitablement ;

XXXVI

Le curé de Rostrenen, appelé sur les lieux,
La voyant interdicte des membres & des yeux,
La voüa à Marie, avec tant de desir,
Quelle eüst tous ses deuoirs avant que de mourir.

XXXVII

Vn de Plouguernével, nommé René Rivoal,
Meunier, estant un iour attaqué du haut mal,
Sortant pour donner l'eau, estant sur la chaussée,
Tomba dedans l'estang & y fust submergé.

XXXVIII

Sa femme & autres gens qui estoient au moulin,
Voyant qu'il ne venoit pour y moudre leur grain,
Sortant sur la chaussée, trouuerent son chapeau
Tombé dedans l'estang & flottant sur les eaux.

XXXIX

Alors la pauvre femme, ietant soupirs & crys,
Cognoissant dès longtemps le mal de son mary,
Remarquant son chapeau, connust incontinent
Las ! qu'il estoit tombé & noïé dans l'estang.

XL

Prosterné à genoux, de piété remplie,
Inuoquant Nostre-Dame de Rostrenen pour luy ;
Dans le mesme moment il leur donna la main
Et sortit de l'estang, sauf & gaillard & sain.

XLI

Les mesmes pesonnes ont dit, qui estoient là présents
Qu'il fust vne bonne heure au profond de l'estang,
Et que cest endroict mesme où l'on vid son chapeau,
Avoit de profondeur plus de trois brassées d'eau.

XLII

Cest homme cognoissant ceste grande bonté
Dont la Mère de Dieu l'avoit favorisé,
En actions de graces, pour accomplir son vœu
Resolut à l'instant de luy faire un legs pieux.

XLIII

Pour reparer l'église de Rostrenen, il dit
De vendre vne bonne vache, & puis à son profit
Donner le prix d'icelle, avec intention
De remplir en effect son obligation.

XLIV

O traict d'ingratitude ! ô insensible cœur !
Oublier des bienfaicts apres tant de faueurs !
Ce meunier infidele qui les avoit reçeus
Flatté par l'avarice, a retracté son vœu.

XLV

Mais le Dieu débonnaire iustement le punit,
Car quinze iours après la parole il perdit :
L'espace de quatre iours fust veritablement
Estimé comme mort sans aucun mouuement.

XLVI

Sa femme repentie au quatriesme iour,
Demanda au Seigneur le pardon & secours,
S'adressa de rechef à la Mere de pitié
Et fust dans le moment son mary delivré ;

XLVII

Qui estant revenu le treiziesme de may,
Luy presenta le vœu qu'il luy auoit legué,
L'an mil six cent vingt-six, à la veue du public :
La verité du tout fust en l'endroitict écrite.

XLVIII

Yves Le Quévarec, boulangier et marchand,
Natif de Rostrenen, auoit un ieune enfant
Qui du moys de septembre, ayant les yeux perclus,
Estoit entierement privé de toute veue.

XLIX

Un iour du moys de may sa mere fust touchée
De voir son pauvre enfant tellement affligé ;
Inspirée qu'elle fust, ils allerent tous deux
A la sainte fontaine pour luy laver les yeux.

L

En entrant dans le pré, ceste femme aperçoit
Que l'ancienne source par la douve couloit ;
Elle en prit & lava les yeux de son enfant
Qui en reçeut la veue dans le mesme moment.

LI

Cest enfant clair voyant d'un aussi grand bienfait,
Dit aussi tost : Maman, donnez-moi des bouquets ;
C'estoient des fleurs sauvages qu'il auoit remarquées,
Aiant reçu la veue, dans l'herbe de la prée.

LII

Ceste mere surprise de ceste verité,
Conduisit son enfant au milieu de la prée,
Et rendue qu'elle y fust, il alla plusieurs fois
Recueillir de ses fleurs & en prendre à son choix.

LIII

Marie, Mere de grace, il me faudroit auoir
Tous les talents du monde pour icy faire voir
La grandeur des miracles qui aujourd'hui se font
En ville de Rostrenen, implorant vostre nom.

LIV

Vous pauvres affligez, vous pauvres languissants,
Qui estes dans les peines detenus des longtemps,
Allez à Rostrenen, presentez-luy vos vœux,
Vous serez delivrez, visitant ces saints lieux.

LV

Et vous pauvres esclaves, captifs et prisonniers,
Qui estes des longtemps detenus dans les fers,
Adressez-luy vos vœux avecque piété :
Dans vos plus grands tourments vous serez consolez.

LVI

Vous pauvres orphelins, veuves & mendiants,
Qui pressez par la faim pleurez à tous moments ;
Adressez-luy vos pleurs, vous aussi recevrez
Le vray soulagement de vos necessitez.

LVII

Et nous, pauvres pécheurs, ne nous oublions pas ;
Pour soulager nos âmes, adressons-y nos pas ;
Par le vray repentir de nos péchés commis,
Allons à Rostrenen & nous serons gueris.

LVIII

Vous gens de tous estats, toutes professions,
Plongés dans le chagrin, les tribulations,
Le repos de l'estprit vous sera accordé,
Visitant ce saint lieu avecque piété.

LIX

Fontaine inepuisable qui ne tarissez pas,
Gemissant deuant vous, estendez-nous les bras !
Octroyez-nous la paix dans la chrestieneté,
Finissez-y les troubles & les inimitiez.

LX

Marie priez pour nous, ne nous oubliez pas ;
Marie songez à nous le iour de nos trépas ;
Marie presentez-nous à vostre divin fils,
Pour jouir de sa gloire dans son saint paradis.

~~~~~

**Nouveau cantique de Notre-Dame de Rostrenen (1).**

*Dignare me laudare te, Virgo  
sacra.*

Daignez, ô Vierge sainte, me per-  
mettre de chanter vos louanges.

**AIR NOUVEAU**

The musical score is written on four staves. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 3/4 time signature. The melody is composed of eighth and sixteenth notes, with some rests. The lyrics are written below the staves, aligned with the notes. The second staff continues the melody and lyrics. The third staff also continues the melody and lyrics. The fourth staff concludes the piece with a double bar line.

Sainte Mè-re de Dieu, Dame de Rostrenen, Patronne  
des Bretons, Espoir du pèlerin, D'une o-reil-le pro-  
pi-ce, E-coutez nos accents ; En ce jour solennel,  
Bé-nis-sez vos enfants.

1

Dieu Rédempteur du monde, ô Jésus, fruit divin,  
Qu'une Vierge sans tache a produit de son sein,  
Eclairez mon esprit, et donnez à mon cœur,  
Pour louer votre Mère, une céleste ardeur.

(1) Au dire des anciens, Rostrenen prend son nom  
D'une rose trouvée à côté d'un buisson :  
Mais le nom primitif, formé de *Roz-drezen*,  
Altéré par le temps, est devenu Rostren.

2

Et vous, Mère de Dieu, prêtez-moi votre appui ;  
Conduisez-moi la main, car je veux aujourd'hui  
Exalter dans ces chants l'empire universel  
Que vous eûtes toujours auprès de l'Eternel.

3

Miraculeux trésor ouvert dans ces saints lieux,  
Refuge des pécheurs, espoir des malheureux,  
Vous êtes à toute heure un asile assuré  
Qu'à tous les cœurs souffrants le Ciel a préparé.

4

Et vous qui jouissez de ce don du Seigneur,  
Ville de Rostrenen, pour vous, ah ! quel bonheur !  
Le pécheur repentant trouve ici son pardon,  
Et le pauvre malade y reçoit guérison.

5

O gage inespéré de l'amour maternel,  
O vénérable image, ô vrai présent du ciel,  
Pour les pieux chrétiens vous êtes dans ces lieux  
Des grâces du Seigneur le canal précieux.

6

Image, fraîche rose, ô lis immaculé,  
Qu'aux ronces d'un buisson jadis on vit mêlé,  
Vous fûtes en ces lieux, témoin Albert-le-Grand,  
Comme une fleur du ciel, trouvée en mil trois cent.



7

Parlant de Rostrenen, cet homme de renom  
Dit qu'on vit un rosier à côté d'un buisson,  
Rosier miraculeux, qui restant toujours vert,  
Se couronnait de fleurs même au cœur de l'hiver.

8

Un prodige pareil maintes fois répété,  
Et par mille témoins chaque jour constaté,  
Amena les anciens à fouiller en ces lieux,  
Pour trouver le secret d'un fait si merveilleux.

9

On vint donc au buisson, on creusa tout autour,  
Et du pied du rosier soudain parut au jour  
Ce buste vénéré, cet insigne trésor,  
Qu'aux yeux des pèlerins Rostrenen montre encor.

10

Miracle ! cria-t-on ; et la foule, à genoux,  
Baisa le saint portrait qui souriait à tous ;  
Et les prêtres, au chant des cantiques pieux,  
Portèrent au lieu saint le buste précieux.

11

Au bruit de ce prodige, on vit des lieux voisins  
Se rassembler ici de nombreux pèlerins :  
Et tous ceux qui priaient la Vierge du buisson  
Emportaient dans leur cœur la paix et le pardon.

12

Pour rendre grâce au ciel des bienfaits éclatants  
Qu'accordait chaque jour Marie à ses enfants,  
Les fidèles bientôt firent des legs pieux ;  
Et l'on en garde encor mémoire dans ces lieux.

13

Plus tard, en souvenir du grand événement,  
On voulut ériger un pompeux monument ;  
Et ce temple bâti par de dévots seigneurs  
Atteste assez la foi de ses saints fondateurs.

14

L'un d'eux même voulut, pour la gloire de Dieu,  
D'une Collégiale enrichir ce saint lieu :  
De la main du Saint Père un bref en fut signé,  
Et le premier Doyen aux voix fut désigné.

15

Si l'on en croit ici les anciens du canton,  
Une source coulait à côté du buisson ;  
Et les bons pèlerins se lavant dans ses eaux,  
Se voyaient sur-le-champ délivrés de leurs maux ;

16

Mais un homme sans foi, devenu possesseur  
De la sainte fontaine, hélas ! pour son malheur,  
Sur ces murs consacrés osa porter les mains,  
En enleva la pierre et mutila les Saints.

17

Cet homme téméraire avait même entrepris  
D'agrandir sa maison de ces nobles débris ;  
Quand par un vent du ciel tous ces murs abattus,  
Sur le sol, à grand bruit, s'écroulèrent confus.

18

L'impie en son projet n'ayant pu réussir,  
Se vengea sur la source et la voulut tarir :  
Mais les déblais impurs sur l'eau sainte entassés,  
Par sa vertu divine en furent repoussés.

19

C'est ainsi que l'on vit d'un châtiment divin  
Puni ce sacrilège et scandaleux larcin ;  
Et par un grand miracle opéré dans ce lieu,  
Votre honneur fut vengé, sainte Mère de Dieu.

20

Aussi, nous proclamons, Marie, avec bonheur,  
Que c'est ici le lieu qu'a choisi votre cœur ;  
Et votre main de mère a béni ce ruisseau,  
Puisque tant de bienfaits découlent de son eau :

21

Car tous les malheureux qui, tombant à genoux,  
Vénèrent votre image et s'adressent à vous,  
De votre prompt secours éprouvant les bienfaits,  
Dans leurs cœurs attristés voient descendre la paix.

22

Et l'eau de cette source ouverte au pèlerin,  
A de tout temps coulé comme un ruisseau divin,  
Comme une eau de salut que la Reine des cieux  
Déverse de son cœur sur ses enfants pieux.

23

Ce culte toutefois se vit, aux premiers jours,  
Par des dissensions arrêté dans son cours.  
Mais la paix parmi nous bientôt se rétablit,  
Et la dévotion avec elle grandit.

24

Maintenant, ô Marie, en composant ces chants,  
Souffrez que je redise à vos pieux enfants  
Les grâces que vos mains versèrent en ces lieux,  
Pour que tous désormais vous adressent leurs vœux.

25

Et vous, dont Notre-Dame a soulagé les maux,  
Vous tous qu'elle a guéris, qu'elle a sauvés des eaux,  
Venez à Rostrenen, en ce jour solennel,  
Rendre grâces à Dieu aux pieds de cet autel.

26

Une femme, à Plélauff (1), en pays vannetais,  
Souffrait d'un mal ancien, sans espoir désormais,  
Quand pour elle on pria la Vierge du buisson  
Et la pauvre malade obtint sa guérison.

(1) Cette paroisse faisait alors partie de l'Evêché de Vannes.

27

Un homme de Bonen reçut également  
De notre bonne Mère un prompt soulagement.  
Il était à Callac, quand on le vit pâlir,  
S'affaïsser sur lui-même et soudain défaillir.

28

Le sang dans tout son corps se glace en un moment,  
Tous ses membres raidis restent sans mouvement :  
Mais son cœur a poussé vers Notre-Dame un cri,  
Et bientôt il se lève, et dit : Je suis guéri !

29

Un jour, vint de Glomel un pauvre laboureur,  
Fiévreux, exténué, se mourant de langueur :  
Mais dans ce sanctuaire ayant été porté,  
Il pria Notre-Dame et trouva la santé.

30

En Ploërdud (1), une femme avait langui longtemps  
Et paraissait toucher à ses derniers instants :  
Enfin à Notre-Dame elle remit son sort,  
Et revint aussitôt des portes de la mort.

31

Un jour, en cette ville, un jeune adolescent  
Se vit d'un mal affreux frappé subitement :  
Il était sur son lit, immobile et glacé ;  
Mais on a fait un vœu, et le mal a cessé.

(1) Paroisse du diocèse de Vannes.

32

Une femme en travail, dans d'horribles douleurs  
Allait trouver la mort, quand sa famille en pleurs  
Invoqua Notre-Dame ; et Marie à l'instant  
Délivra du trépas et la mère et l'enfant.

33

Un homme de Glomel qu'on jugeait trépassé,  
Tout un jour sur son lit comme un mort fut laissé ;  
Mais il pense à Marie, il l'invoque de cœur,  
Et la Reine du ciel guérit son serviteur.

34

On cite encore un fait non moins miraculeux  
En faveur d'une femme (1) en travail douloureux ;  
Après huit jours d'angoisse au Ciel elle eut recours,  
Et de notre Patronne elle obtint prompt secours.

35

Puis, c'est une servante, habitant Rostrenen,  
Qu'on vit tomber, un jour, prise d'un mal soudain ;  
Le cœur ne battait plus, le froid gagnait le corps,  
On allait commencer les prières des morts.

36

Mais voici que le prêtre arrive ; et sur le lieu,  
Il fait pour la malade à Notre-Dame un vœu :  
Et la pauvre servante, avec plein sentiment,  
Fait sa confession et meurt saintement.

(1) De Glomel.

37

Des grâces de Marie, ah ! quel touchant tableau !  
Mais le meunier Rivoal en est un trait nouveau.  
Faisant une manœuvre, et sur l'eau se penchant,  
Cet homme se sent mal et roule dans l'étang.

38

Son épouse et ses gens, rassemblés au moulin,  
L'attendirent longtemps ; mais alarmés enfin,  
Ils sortirent ensemble et virent son chapeau  
Emporté loin du bord et retenu sur l'eau.

39

La meunière éperdue aussitôt pousse un cri,  
Ne prévoyant que trop le sort de son mari ;  
Elle joint les deux mains, et dit dans son effroi :  
Ah ! je n'ai plus d'époux ! Mon Dieu, secourez-moi !

40

Puis, tombant à genoux, vite elle fait un vœu  
A la très sainte Vierge honorée en ce lieu :  
Et bientôt son époux, lui présentant la main,  
De ce gouffre profond sort parfaitement sain.

41

Plus tard, on entendit les témoins attestant  
Qu'il fut une grande heure au milieu de l'étang,  
Et que cet endroit même où l'on vit son chapeau  
Avait de profondeur plus de trois brasses d'eau.

42

Quand Rivoal a connu de quel pressant danger  
La main de Notre-Dame a daigné l'arracher,  
De sa pieuse épouse il confirme le vœu,  
Et promet son offrande à la Mère de Dieu.

43

Bonne Vierge, dit-il, en tombant à genoux,  
Je possède une vache, elle sera pour vous :  
Et moi-même j'irai, j'en atteste le Ciel,  
En déposer le prix au pied de votre autel.

44

Mais, ô coupable oubli d'un insigne bienfait !  
De l'amour de l'argent ô trop funeste effet !  
Ingrat envers Marie, infidèle à son Dieu,  
Cet avare meunier a rétracté son vœu.

45

Mais le Ciel irrité justement le punit,  
Car quinze jours plus tard un mal affreux le prit :  
Il perdit la parole, et quatre jours durant  
On le vit raide et froid, tel qu'un pauvre mourant.

46

Pour apaiser de Dieu le trop juste courroux,  
La femme derechef pria pour son époux ;  
Aux mains de Notre-Dame elle remit son sort,  
Et Rivoal de nouveau fut sauvé de la mort.

47

Lui-même vint alors s'acquitter de son vœu,  
Et fit de son péché l'humble et sincère aveu ;  
Tous les témoins ouïs, on prit acte du fait,  
L'an mil six cent vingt-six, le treizième de mai.

48

Yves Le Quévarec (1), dites-nous maintenant  
La grâce que la Vierge a faite à votre enfant :  
Les yeux de ce cher fils, d'un voile épais couverts,  
Au jour depuis huit mois ne s'étaient point ouverts.

49

Ne voyant à ce mal aucun remède humain,  
Par un beau jour de mai, la mère songe enfin  
A conduire l'enfant à ce béni ruisseau,  
Qu'illustrait chaque jour un miracle nouveau.

50

Elle arrive sans bruit au merveilleux buisson,  
D'où jaillissait la source arrosant le vallon :  
Et près de cette eau sainte à genoux s'inclinant,  
Elle en baigne avec foi les yeux de son enfant.

51

Et soudain celui-ci, s'arrachant de ses bras :  
Les belles fleurs, dit-il, que j'aperçois là-bas !  
C'étaient des églantiers mêlés aux buissons verts,  
Et l'enfant les voyait, ses yeux étaient ouverts.

(1) Boulanger à Rostrenen.

52

La mère a tressailli : gagnant l'enclos sacré,  
Elle porte son fils jusqu'au milieu du pré ;  
Et là, l'enfant joyeux s'élançant comme un trait,  
Va seul parmi ces fleurs en faire un beau bouquet.

53

Mais qui pourrait compter les miracles nombreux,  
Qui chaque jour encor s'opèrent dans ces lieux ?  
Qui dira les bienfaits qu'obtiennent aujourd'hui  
Ceux qui de Notre-Dame ont imploré l'appui ?

54

Vous donc qui languissez sur un lit de douleurs,  
Malades sans espoir, oh ! tarissez vos pleurs ;  
Tournez vers Rostrenen vos regards attendris,  
Invoquez Notre-Dame et vous serez guéris.

55

Infortunés captifs, gémissant dans les fers,  
Cruellement bannis des lieux qui vous sont chers,  
Invoquez Notre-Dame au fond de vos cachots,  
Et la douce espérance allègera vos maux.

56

Pauvres vieillards souffrants de misère et de froid,  
Orphelins délaissés, sans famille, sans toit,  
Invoquez Notre-Dame et de sa douce main,  
Comme l'oiseau du ciel, vous aurez votre pain.

57

Mais nous-mêmes pécheurs, ne nous oublions pas,  
Allons à Notre Mère, elle nous tend les bras :  
Allons à Rostrenen chercher notre pardon,  
Et de la paix du cœur nous obtiendrons le don.

58

Et vous qui du malheur avez senti les coups,  
Qui pleurez un ami, des frères, un époux,  
Allez à Notre-Dame, elle a connu la croix,  
Et toujours de la nôtre elle allège le poids.

59

Fontaine inépuisable et de grâce et d'amour,  
Ouvrte par le ciel en cet heureux séjour,  
Sur le monde chrétien répandez vos bienfaits,  
Unissez tous les cœurs et donnez-nous la paix.

60

Soyez notre secours, Marie, en nos combats,  
Soyez notre défense à l'heure du trépas,  
Servez-nous d'avocate auprès de votre Fils,  
Et puissions-nous le voir un jour en Paradis !

Ainsi soit-il.

~~~~~

Reine !!!

A M. L'ABBÉ V. LE PÉCHOUX,
Curé-Doyen de Rostrenen.

C'est un beau jour que Dieu nous donne
Car sur le front de la Madone
Reine des Bretons de l'Arvor
Va briller la couronne d'or
Et les âmes ne font qu'une âme ;
D'une voix le pays acclame
Sa mère, sa reine et sa dame.
Vive à toujours, et vive encor
Vive Marie en notre Arvor !

1

Précédant leurs soldats, braves et sans effroi,
Chevauchaient longuement, sur leur blanc palefroi,
Empereurs du passé, vieux rois de notre France,
Dont nous gardons toujours la mâle souvenance.
Pendant que guerroyaient les princes triomphants
Les reines tendrement veillaient sur leurs enfants.

2

Et si parfois jadis l'empereur ou le roi
Défenseur et gardien de l'immuable droit
Implacable, exerçait la rigide justice,
La reine se servant d'un adroit artifice,

Se faisant suppliante, arrachait quelquefois
De pauvres condamnés à la rigueur des lois.

3

Nul pardon n'attendait les auteurs d'attentats
Contre l'honneur royal ou la paix des Etats.
C'étaient des actions que, seul, le sang efface.
« Voyez, voyez du roi la justice qui passe. »
Mais la reine n'avait pour tous les malheureux
Que pitié, que clémence, et pardon généreux.

4

Or, depuis bien longtemps, la madone d'Arvor
De ses riches faveurs prodigue le trésor.
Que de fois cette auguste et douce souveraine
Pour nos pères et nous fit l'office de reine.
Il en est temps enfin, diadème royal
Paraissez, radieux, sur son front virginal !

5

Tant d'hommes, de vieillards, de femmes et d'enfants
Et tant de pèlerins, des petits et des grands,
Viennent ici, depuis un passé séculaire,
Implorer, dans leurs maux, sa bonté tutélaire !
Et tant de malheureux, d'infirmes, d'affligés,
S'en sont allés d'ici, guéris ou soulagés !

6

Vers elle qui, jamais, cria : *Gwerc'hez Vari !*
Sans que du haut du ciel la Madone ait souri ?

Son regard jusqu'à nous si doucement s'incline !
Son large manteau d'or tout parsemé d'hermine
Abrita tous les maux et toutes les douleurs,
Tout homme qui souffrit ou qui versa des pleurs.

7

Le riche l'invoqua pour ses hauts intérêts.
Le pauvre la pria de bénir ses guérets,
De garder dans le sol les fragiles semences,
Et de les convertir en des moissons immenses,
De donner aux hivers un peu moins d'âpreté,
De tempérer l'ardeur des grands soleils d'été.

8

A son cœur maternel nul en vain n'eut recours.
Et quand on demanda, sa main donna toujours.
Pour les Bretons d'Arvor et pour la Cornouailles
De la plus tendre mère, elle avait les entrailles ;
Pour dire ce qu'elle est : Mère et Reine à la fois,
Ici, tous les Bretons, oui tous, n'ont qu'une voix.

9

C'est la voix de l'enfant qui près d'elle grandit.
C'est la voix des souffrants que la douleur raidit.
C'est la voix du vieillard qui s'en va vers la tombe
Et qui bien haut s'écrie, avant qu'il ne succombe :
« O Vierge, en ta bonté, je me fie, et je crois.
« Je veux voir sur ton front la couronne des rois. »

10

C'est la voix qui soupire et monte des berceaux,
Et c'est la voix qui sort, plaintive, des tombeaux,
C'est la voix des petits et c'est la voix des mères,
C'est la voix des beaux jours et des heures amères,
C'est la voix du passé, la voix de l'avenir,
C'est le cri du présent, le cri du souvenir.

11

C'est votre voix, à vous, nos vénérés prélats.
Vous (1) que n'ont pu dompter les ans, ni les combats ;
Vous qui faites aimer la belle âme bretonne,
Sur les bords de l'Allier (2), ou chez les fils d'Ausone (3) ;
Evêque (4) des Lieux-Saints, moine (5) de nos cantons,
Vous êtes, vous aussi, comme nous des Bretons.

12

Oui nos vœux sont vos vœux, nos désirs vos désirs,
Nos amours vos amours, nos plaisirs vos plaisirs.
A la Vierge qui règne ici, qui nous protège,
Vous êtes venus faire un glorieux cortège.
Et rien ne tarde plus à vos cœurs de Bretons
Que de voir couronner celle que nous fêtons.

- (1) Mgr Carmené, archevêque d'Hiérapolis.
- (2) Mgr Dubourg, évêque de Moulins.
- (3) Mgr Mando, évêque d'Angoulême.
- (4) Mgr Potron, évêque de Jéricho.
- (5) Le R. P. Abbé de N.-D. de Thymadeuc.

13

Et si, parmi nos rangs, était un étranger,
Sa voix à nos concerts ne saurait déroger.
Car la Vierge d'ici, c'est la Vierge Marie,
C'est, pour tous les chrétiens, une mère chérie.
D'où que vienne à sa mère et la gloire et l'honneur,
Un véritable enfant y trouve son bonheur.

14

A l'œuvre donc, ô père, ô pasteur vénéré,
Mandataire de Dieu, mandataire sacré.
Le peuple qui vous aime et qui vous environne
Vous murmure : Imposez la royale couronne
A la sainte Madone et dame des Bretons,
Reine de ce pays, ange de nos maisons.

15

Des fêtes de ces jours longtemps on parlera.
Le père, à ses enfants, plus tard les redira.
Et deux noms émergeant dans l'immortelle histoire,
S'en iront, d'âge en âge, auréolés de gloire.
Le premier (1), Notre Dame un jour nous le donna.
Pour la remercier, l'autre (2) la couronna.

- (1) Mgr Bouché.
- (2) Mgr Fallières.

16

Saint-Brieuc, la mère cité,
A Notre-Dame d'Espérance.
Et Quintin montre avec fierté
Notre-Dame de Délivrance.

17

Son église est un monument
De richesse et d'architecture ;
On y vénère à tout moment
La relique de la Ceinture.

18

Aux jours de fête, incessamment,
Une blanche forêt de cierges
Se consume en flammes d'argent
Pour l'Auguste Reine des Vierges.

19

Notre-Dame de Bon-Secours
Est une merveille pieuse.
Objet d'orgueil, objet d'amours,
C'est une perle précieuse.

20

Des coteaux, d'ajoncs recouverts,
Près d'Uzel, montrent à leur crête,
Parmi des arbres toujours verts,
La Notre-Dame de Lorette.

21

Au sommet d'un mont verdoyant,
C'est Notre-Dame de Lamballe
Qui domine comme un géant
Les frais vallons couleur d'opale.

22

Rostrenen, antique cité,
Va, tu ne peux être jalouse.
Outre ton renom mérité
Ta Vierge est si belle et si douce !

F. SYLVESTRE,

Prêtre.

Quintin, le 28 Juin 1900.



AIR DE ROSTRENE

I

Auguste Souveraine,
La foi de nos aïeux
Sut offrir à leur Reine
Un temple digne d'eux :
Leurs fils, douce Patronne,
Viennent à votre autel
Ceindre d'une couronne
Votre front maternel.

II

Quand de la tour antique
Partait le carillon
Du message angélique,
Debout sur le sillon,
Nos pères à leur Dame
Disaient les trois Ave,
Songeant que l'humble Femme
Comme eux a travaillé.

III

L'enfance était bercée
Au chant de ses bienfaits ;
Pour charmer la soirée
On en contait des traits ;
Puis on voyait les masses,
Au temps de la moisson,
Acclamer sur nos places
La Vierge du Buisson.

IV

Marie est votre gloire,
Cité de Rostrenen :
Son nom sur votre histoire
Jette un reflet divin ;
Depuis votre naissance
Vous fûtes son trésor,
Le lieu de sa présence
Au centre de l'Arvor.

V

Les guerriers de Cornouaille
Invoquaient tout meurtris
Au fort de la bataille
La Dame du pays :
Un même espoir amène
Tous les ans nos soldats
Aux pieds de notre Reine,
La veille des combats.

VI

Toujours monte vers Elle
Des champs, de l'atelier,
La prière fidèle
De son peuple en entier.
Ah ! puissent nos hommages
Porter, sans l'affaiblir,
L'écho des anciens âges
Aux siècles à venir !

VII

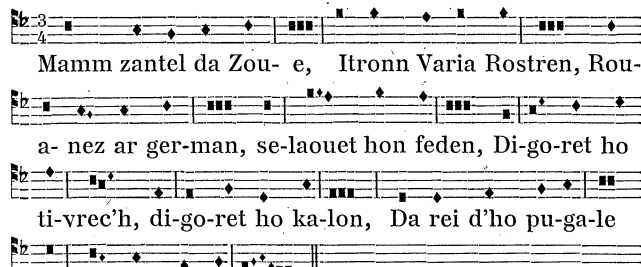
Nos enfants ! Vierge sage,
Gardez-les à la Croix ;
Sous votre Patronage
Qu'ils croissent francs et droits ;
Que pas un ne dévie
Du sentier des aïeux :
De croyance et de vie
Qu'ils soient chrétiens comme eux !

VIII

Pèlerins, que notre âme
Ici s'ouvre à l'espoir,
Nous qui de Notre-Dame
Savons tout le pouvoir ;
Rangés près de son trône,
Soyons, par notre amour,
Sa vivante couronne,
Pour l'être au ciel un jour !

*G. Moirin
Pêtre*

Gwerz ann Itron Varia Rostren.



Mamm zantel da Zou- e, Itronn Varia Rostren, Rou-
a- nez ar ger-man, se-laouet hon feden, Di-go-ret ho
ti-vrec'h, di-go-ret ho ka-lon, Da rei d'ho pu-ga-le
ho pennoz, ô I- tron !

O Gwerc'hez, rosen gaer, o fleuren binniget,
A zindan eur voden enn amzer goz savet :
War lavar Albert-Vraz, da greiz kalon ar goan,
Er blavez trisek kant oc'h bet kavet aman,

Gand ann den gouiek-man n'euz klevet ar re goz,
'Save e-mesk ann drez aman eur voden-roz :
Hag enn pep kouls ar bla ar voden bepred glaz
A dôle bokedou bete kreiz ar goan braz.

Eunn dra ken zouezuz el lec'h-man digouezet,
Hag a vije bemde gant peb-unan gwelet
A lakaz hon zud koz da zellet piz azé,
'Vit ma vije gouiet petra oa kement-se.

Doud a rezont d'ar bod, dindan-han oe toullet,
Hag ouz treid ar grouiou kerkent e oe kavet
Ar c'haeran penn Guerc'hez livet brao ha seder,
Evel man e Rostren breman war ann oter.

Oll d'ann douar raktal e taoulinjont gant joa,
'N'eur gâna mil bennoz d'ann Itron-Varia ;
Ha gand ar veleien ar penn zantel zavet
Gant respet hag enor oe d'ann iliz douget.

A-dal ma oe klevet ar burzud-man er vro,
'Teuaz pelerined a-bep tu di-war-dro ;
Hag ann nep a bede ar Verc'hez hon Itron,
A zistroe d'ar ger, ar peuc'h enn he galon.

Ha piou a lavaro ar burzudou neve
A veler, o Mari, enn hoc'h iliz bemde !
Nag a vad a zigouez gand ar re a c'houlén
Digan-ehoc'h-hu sikour, Itron-Varia-Rostren !

Zavet eta tud klanv, d'euz ho kwele zavet !
Evid-hoc'h a-bell-zo n'en deuz ken a iec'hed :
Mès sec'het ho taërou, zellet war-zu Rostren ;
Ann Itron-Varia a glevo ho peden.

Tud koz, hep tan na ti, peorien gez hanter-noaz,
Bugale, n'hoc'h euz ken na tad na mamm ziouaz !
Eur vamm oc'h euz aman, eur vamm oll c'halloudek,
Euz he dorn ho pezo ar bara pemdeek.

Ha c'houi zo o oelan, glac'har enn ho kalon,
Kollet gan-ehoc'h eur breur, eur pried, eur mignon ;
Pedet ive Mari : he c'hroaz oe poneroc'h,
Ha bepred hon c'hroaz-ni a ve gant-hi skanvoc'h.

Mès evid-omp dreist-oll, 'vidomp, pec'herien géz,
Mari a zo eur vamm a vadelez :
Oll eta 'n eur oélan anzavomp hon fec'het,
Gant zikour hon Itron ni vezo pardonet.

Feunteun bepred digor, bepred leun a c'hrasou,
Hag a vad hoc'h euz gret aman d'ann ineou !
Redet eta, redet, mammen a drugarez ;
Laket ar peuc'h dre-oll gand ar gwir garantez.

Hon zikouret, Mari, enn poaniou ar bed man,
Mari, reit d'eomp ann dorn enn hon heur divezan :
Komzet evid-omp oll dirag ho mab Jezuz,
Ha ma vezimp gan-ehoc'h enn envou eüruz.

Laket enn Brezonnek gand an Otro MERSER, Person-
kanton Mael-Kerhaez.

Imprimatur :

† EUGÈNE,

Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier.

Indulgans a zaou ugent de di-gand ann Otrou Eskop a Zant-Briek da
gement-hini a gâno gand devotion Kantik ann Itron Varia-Rostren.

Goel ar Gurunen

Er blavez naontek kant, an eil a c'houzeven,
E ma bet kurunet Itron Varia Rostren,
A beurz hon tad zantel, ar pap Leon trizek,
Gant an otrou Fallier, eskob a Zan Briek.

War an dachen ganthan, eskibien, beleien,
O laket war he fenn ar gaeran kurunen ;
Kement a Vretoned neuz bet gwelet biskoaz,
E goeliou hanter-est, da ze ar pardon braz.

Euz pevar c'horn ar vro ec'h omp oll diredet,
Da enori hon mam, Gwerc'hez ar gwerc'hezed,
Darn zo deut diskabel, ha darn all dierc'hen,
'Vit testeni ho fe da Vam ar gristenien.

Bennoz ha bue hir d'hon eskob biniget,
Trugare d'hon breuder a Gemper, a Vened,
A zeu, a rum da rum ; vel-domp-ni Kerneviz,
Da velet ar Verc'hez da bedi 'n 'ech iliz.

D'an oll belerined iec'hed ha baradoz !
Eur beden a galon evit hon eskob koz ! (1)
D'han e oe bet laret, gant ar pab zo o ren,
E vije kurunet Itron Varia Rostren.

J. M. MERSER,
person Maël-Carhaix.

Imprimatur :

A. CHATTON, *vic. gen.*

(1) An otrou Eujen-Anj-Mari Bouché, ganet in Rostren, eskob Zan
Briek ha Landreger.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — Récit de la fête du Couronnement.	5
CHAPITRE SECOND. — Lettre pastorale de Monseigneur l'Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier annonçant le Couronnement de Notre-Dame de Rostrenen.....	37
CHAPITRE TROISIÈME. — Discours prononcé à la cérémonie du couronnement de Notre-Dame de Rostrenen le 2 Juillet 1900, par M. l'abbé Ollivier, Chanoine honoraire, Supérieur du Petit Séminaire de Plouguernével.....	49
CHAPITRE QUATRIÈME. — Cantiques Français et Bretons en l'honneur de Notre-Dame de Rostrenen.....	85



